
U d'/of OTTAWA
39003003463436

CARNET DE ROUTE

D'UN

OFFICIER D'ALPINS

Il a été tiré de cet ouvrage
vingt exemplaires, numérotés de 1 à 20,
sur papier vélin du Marais.

LA GUERRE — LES RÉCITS DES TÉMOINS

CARNET DE ROUTE

D'UN

OFFICIER D'ALPINS

Première série

AOUT-SEPTEMBRE 1914

AVEC 6 GRAVURES ET 1 CARTE HORS TEXTE

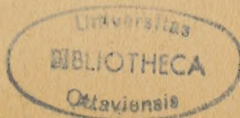


LIBRAIRIE MILITAIRE BERGER-LEVRAULT

PARIS
RUE DES BEAUX-ARTS, 5-7

NANCY
RUE DES GLACIS, 18

1915



PREMIÈRE PARTIE

EN LORRAINE

I

NOTRE ENTRÉE SUR LES TERRES LORRAINES

Notre entrée sur les terres lorraines n'eut rien de bien glorieux. Mais ce ne fut pas notre faute, ce fut celle des Allemands. Nous pûmes rentrer chez eux comme un prince retourne en son fief. D'ailleurs, nous ne nous y attendions point.

Le 16 août, à 3 heures du matin, nous recevions en effet l'ordre de marcher vers la frontière et d'attaquer le Bois de la Croix, entre les villages de Lagarde et de Moncourt, bois où les Allemands s'étaient fortifiés pour arrêter notre offensive. Deux heures plus tard, nous sommes face à notre objectif et nous attendons l'ordre de mouvement.

Le jour s'était levé, froid et pâle, et la brume nous cachait l'horizon. Triste jour pour un premier combat! Mais pour qui le jour est-il triste, pour eux ou pour nous? Je ne crois pas qu'aucun de nous soit bien pénétré de ce fait que nous allons à la lutte :

— On va se battre, dit un chasseur, c'est pas possible tout de même!

— J'ai bien lu qu'il y avait des gens qui se faisaient la guerre autrefois, mais vraiment je ne croyais pas que je pourrais faire comme eux, dit naïvement un autre.

— Tu vois ce fusil? Eh bien, il va sans doute tuer un

homme. Si tu en avais tué un dans le civil, qu'est-ce qu'on t'aurait fait ?

— On m'aurait coupé le cou. Maintenant, on me félicitera !...

Je regarde les deux interlocuteurs en souriant. Sont-ils ironiques, ces braves paysans? Vont-ils dégager de leurs réflexions toute une théorie humanitaire? Eh non ! Car ces réflexions sont de simples réalités. Ils observent et constatent, voilà tout. Et comme ils me voient sourire, un d'entre eux conclut par la règle de conduite, qui, au régiment, sert à tout bon troupier à oublier ses peines : « N'est-ce pas, mon lieutenant, faut pas chercher à comprendre ?... » Et il a raison.

Je vais serrer la main à mon capitaine et à mon camarade. Nous faisons aux hommes nos dernières recommandations. Rien n'est oublié. Nous récitons notre leçon. Mais, au fond, en savons-nous plus qu'eux ? On nous a même recommandé de leur dire qu'au cas où nous prendrions le village de Lagarde, il leur faudrait bien faire attention de ne pas boire l'eau des puits, les Allemands ayant jeté dedans des cadavres pour nous empoisonner. Je termine la série de mes recommandations par une petite exhortation morale. Cela me semble indispensable. Je la termine, pour me tirer d'embarras, par un bel aphorisme sur la question délicate :

— Il y en a probablement qui y laisseront leur peau ; mais maintenant ou plus tard, il faut bien que ce soit pour une fois.

— Pour ce qui est de mourir, me répond un chasseur, cela ne me fait pas peur ! Ce sera une sacrée occasion de savoir ce qui se passe au delà. Depuis le temps qu'on nous en parle à l'église !

J'ai remarqué qu'à côté de lui se trouve son meilleur camarade, un élève ecclésiastique, avec qui il ne cessait

d'avoir des discussions théologiques. Ce devait être une pointe à son endroit ; car mon brave chasseur se déclarait « voltairien ».

L'ordre de départ est donné. Cette fois-ci, ça y est. Nous ne pouvons pas le nier, nous ne sommes pas les acteurs d'une comédie. Véritablement nous allons nous battre. Une heure et demie de marche d'approche, en formation contre l'artillerie. Mais celle-ci ne veut pas se dénoncer. Nous arrivons près du village frontière de Xures. Ce village est libre. Nous le traversons. Une pauvre femme affolée, suivie de sa marmaille, court derrière mes hommes avec une bouteille de rhum, qu'elle brandit comme une massue :

— Ils ne l'ont pas eue, celle-là. Chassez-les, ces monstres ! Voyez, la frontière est là, vous n'avez qu'à passer.

La brume s'est dissipée, et, dans le lointain, nous apercevons le Bois de la Croix, ce bois qu'il nous faut attaquer, dont les arbres se dressent vers le ciel lorrain. Mais toujours aucune action de la part de l'ennemi. Il ne daigne pas encore nous saluer.

Cependant, les hommes ont fait silence. Ils sentent, malgré tout, que l'heure est peut-être grave pour eux. Je les regarde bien, tous mes chasseurs ! J'affirme qu'aucun ne manifeste un sentiment de peur. Ils vont tous sans frayeur à ce premier combat. Mais, plus tard, je n'en dirai pas autant des mêmes. Et dans nos engagements ultérieurs, il en est peu qui n'aient eu à dompter en leur âme la peur de la souffrance et de la mort. Ils n'en ont que plus de mérite pour cela...

Et je me dis : comment se fait-il que, dans les guerres d'autrefois, l'habitude du combat vous apprenait le mépris du danger, et qu'aujourd'hui, c'est tout le contraire ? Serait-ce parce qu'autrefois la guerre était moins

terrible que ne se le figuraient les jeunes recrues sans chevrons, et qu'aujourd'hui nos armes sont plus meurtrières que nous ne pouvions l'imaginer ?... Mais à force de tirer sur des silhouettes aux champs de tir, on avait peine à concevoir qu'une balle qui vous atteint, vous mutile et vous abat.

On monte vers le bois. Toujours rien. On s'approche, on arrive à la lisière, c'est-à-dire à la frontière elle-même ; plus un Allemand. Ils ont abandonné leurs positions cette nuit même. Pourquoi ? Cela est trop difficile à savoir. En tout cas, nous avons mis le pied sur le sol ennemi.

Maintenant, le jour s'est levé. Devant nous, dans le fond d'un vallon, nous apparaît le village de Lagarde, puis, en arrière, une série de crêtes qui s'estompent sur un horizon bleuâtre. Ce sont les terres lorraines, c'est le pays de nos frères opprimés par quarante ans d'hégémonie prussienne.

Je montre cette perspective à mes hommes, et je les mets en ligne le long de la frontière, pour rendre hommage à cette province mutilée qui fera bientôt partie intégrante du territoire national : nous rendons les honneurs aux terres lorraines. Et tandis que je commande : « Présentez armes !... » — d'une voix que je rends aussi ferme que possible, une émotion, une sorte d'exaltation s'empare de mon âme. Avoir passé la frontière, avoir foulé du pied le sol ennemi à la tête de son unité, voilà mon rêve de jeunesse enfin réalisé. Il est si peu de rêves qui se réalisent !

II

PREMIÈRES IMPRESSIONS

Puisque décidément les Allemands nous laissent le champ libre, profitons-en. Joyeux, nous marchons sur le village de Lagarde, d'un pas alerte. Le chasseur Petot, essoufflé, me rattrape, et, tout fier, me présente un casque wurtembergeois et un morceau de pain de munition allemand. Ce sont nos premiers trophées, que nous ne traînerons guère longtemps avec nous.

Quand on combat, on ne se charge pas d'objets inutiles, même glorieux. Et ceux qui, plus tard, dresseront dans leur salon de réception de riches panoplies attestant leurs héroïques faits d'armes, ceux-là seront « parmi les gens de l'arrière », qui nous ont regardés nous faire tuer. Et voilà pourquoi je n'ai pas même rapporté un bouton de tunique à l'un des miens.

Nous entrons dans le village de Lagarde. Une odeur de sang et de chair corrompue monte du sol. Les ruisseaux du village sont pleins de sang. Les rues sont jonchées d'objets d'équipement, aussi bien français qu'allemands. Il en est d'entièrement neufs. Un jardin clos est littéralement rempli de cuir — harnachement de sellerie ayant appartenu aux uhlans. Des habits, des sacs, des armes, des bidons traînent par terre : c'est lamentable.

Nous nous arrêtons dans le village. Certains hommes s'approchent des tas de décombres pour y découvrir

quelque richesse. Mais ils le font avec une certaine contrainte. J'avoue que je les regarde, un peu dégoûté. Un chasseur, assis à côté de moi, a compris ma pensée. Il crie à ses camarades :

— Cela vous amuse de faire les chiffonniers ?

Pour se faire pardonner, un d'entre eux m'apporte une capote toute neuve et superbe, ayant appartenu à un officier allemand du régiment de ligne n° 131 :

— Vous avez perdu votre manteau, ce matin, mon lieutenant. Voici une capote pour le remplacer.

Je lui réponds :

— Tu crois que j'aurai assez peu de vergogne pour la porter ?

Alors, un peu confus, il trouve une solution...

— Elle vous servira toujours de couvre-pieds !...

Dans ce village de Lagarde, devenu dans son entier un épouvantable charnier, se sont laissé surprendre deux bataillons français... Se laisser surprendre, c'est une faute au point de vue militaire. Mais c'est racheter amplement cette faute que de se défendre jusqu'au dernier, comme l'ont fait ces deux bataillons.

Il a dû, dans ce village de Lagarde, se dérouler un de ces drames anonymes, dont l'évocation fait passer un frisson de terreur. Se sentant perdus, nos hommes sont devenus des héros, et ils ont fait payer chèrement leur vie à ceux qui les avaient surpris. J'ai vu plus de quatre tombes communes contenant de 100 à 300 Allemands, surmontées d'une croix de bois, sur lesquelles était gravée par exemple cette inscription : « *Hier ruhen hundert deutsche Krieger* (1). »

J'entre avec un de mes chasseurs dans ce qui fut l'auberge de l'endroit. J'étais curieux de voir pour la

---

(1) Ici reposent cent combattants allemands.

première fois des Lorrains annexés, de causer avec eux, afin de savoir ce qu'ils pensaient. Je rencontrai une bande de femmes en proie à une terreur folle. Réfugiées dans leurs caves depuis trois jours, elles avaient entendu, du fond de leur retraite, les échos du combat sanglant qui se déroulait dans le village. Assistant à la victoire successive des Allemands et des Français, elles ne savaient plus que penser ni que dire, et nous regardaient d'un œil hagard, sans oser ouvrir la bouche.

En sortant de l'auberge, mon chasseur me dit : « C'est égal, on ne nous a pas fait un brillant accueil ! » La peur du Germain avait rendu les Lorrains prudents.

Le bataillon se rassemble à la sortie de Lagarde, en attendant des ordres. Je suis envoyé avec ma section à la lisière d'un bois pour couvrir le rassemblement. Brusquement, j'aperçois dans une allée forestière une patrouille de cinq cavaliers. Il n'y a pas d'erreur, ils sont habillés de gris ; ce sont donc des Allemands. C'est drôle, tout de même, de voir son ennemi pour la première fois, et de se dire : mon devoir, c'est de le tuer. C'est ce que j'essaie de faire consciencieusement.

Un premier feu de salve, qui met ma section tout en joie, — lui prouvant que, décidément, « c'est pour du bon », — dégringole deux des cavaliers. Leurs chevaux galopent vers nous ; nous les arrêtons et fouillons les fontes de la selle. Dans l'une d'entre elles, je trouve une photographie de femme : c'est la fade Gretchen aux nattes blondes, qui lui prépare là-bas des confitures et des gâteaux pour son retour. Sur la photographie se trouve inscrit : *Für meinen Schatz*. Je dis à mes chasseurs que cela signifie : *Pour mon trésor*. Un d'entre eux réplique :

— Eh bien, ma pauv' fille, tu n'es plus bien riche.

Je trouve aussi du papier à lettres marqué au chiffre

de Nicolas II, empereur de toutes les Russies, colonel du 1er régiment de chevau-légers bavarois, dont notre cavalier faisait partie. O douce ironie des combinaisons politiques ! Ce simple « chiffon de papier » m'apparaît comme un symbole. Il est la preuve matérielle que les calculs des diplomates restent vains devant le sentiment et l'intérêt des nations. Je suppose que l'empereur Nicolas II s'est vu enlever son grade de colonel. Et si quelque régiment de cosaques rencontre quelque part dans les plaines polonaises le 1er régiment de chevau-légers allemand, il lui prouvera, j'en suis sûr, que cette déchéance militaire n'affecte pas trop leur Tsar vénéré.

III

LA MARCHE EN AVANT

Brusquement, vers 4 heures du soir, l'ordre est donné à la 30e division et aux bataillons de chasseurs alpins de se porter en avant, vers le nord. Bien qu'heureux de cette marche offensive, nous nous sentons inquiets, par suite de l'atmosphère d'incertitude que nous respirons.

Les Allemands ont abandonné le terrain, cela est un fait. Mais pour quel motif? Ont-ils subi une défaite importante en Alsace ou du côté de Pont-à-Mousson? Et, comme conséquence, se replient-ils sur leurs places fortes de Strasbourg et de Metz? Ou bien ne serait-ce pas un piège qu'il nous tendent, et dans lequel ils veulent nous attirer? Ils sont partis en disant aux populations lorraines : « Nous ne vous quittons que pour un instant; car nous ménageons aux Français un nouveau Sedan. »

Et pourtant, nous trouvons tout le long de la route de nombreux objets d'équipement, qui décèlent de la part de l'ennemi un repli précipité. Serait-ce une feinte? Ou, plus simplement, leurs troupes de couverture auraient-elles ainsi abandonné le terrain devant notre offensive, permettant, par le retard du choc inévitable des deux armées, la concentration du gros des forces allemandes?

En tout cas, nous sommes inquiets; car nous ne sentons pas de masse derrière nous pour nous soutenir en cas d'insuccès.

Notre marche en avant est une poussée brusque, une ruée plus ou moins ordonnée. Nous arrivons à la nuit, après une étape épouvantable sous la pluie, dans le petit village de Donnelay. Plusieurs bataillons s'y disputent les cantonnements. Je finis par trouver une grange pour mes chasseurs et moi. Mais, chaque minute, on est assiégé par des hommes perdus dans la nuit et qui cherchent à s'abriter. Je me couche en travers de la porte d'entrée et je fais moi-même le concierge du local.

Nous gelons dans nos habits mouillés, qui collent à la peau. J'héberge, malgré l'entassement de mes hommes, la section du sous-lieutenant d'un bataillon voisin, — jeune officier sorti, depuis un mois, de l'École — et qui vit dans un étonnement perpétuel. Il ne croyait pas la guerre telle qu'elle est. Il la voyait dans ses livres : méthodique et propre. Il pensait aux principes premiers : la liaison des armes, la concentration des efforts et leur succession en profondeur, l'économie des forces, etc... Il ne songeait pas à la boue, à la pluie, à la sueur, au sang.

Et toujours cette odeur de cadavre qui nous poursuit depuis Lagarde !... La grange où nous couchons abrita les blessés des premiers combats.

Départ à 3 heures, dans la nuit, le froid et la pluie. Nous avançons lentement vers le nord. L'ennemi, décidément, nous laisse la voie libre.

Arrivée à Gélucourt vers 8 heures. Les gens nous y regardent avec plus de sympathie. Nous essayons de trouver quelque chose à manger. Mais les Prussiens ont tout réquisitionné. Tandis que les hommes non mobilisés creusaient des tranchées, leurs femmes conduisaient

vers l'arrière des troupeaux de vaches, et, ce qui est plus réjouissant, de porcs et même de canards.

Gélucourt est un village situé non loin de Dieuze, et séparé de cette ville lorraine par la forêt de Mersack. On nous dit que les Prussiens ont abandonné Dieuze. C'est à n'y rien comprendre! On va s'y diriger par le village de Guéblange, que nous entourons rapidement. Quelques uhlans qui l'occupaient ont disparu dans le bois de Mersack. Le bataillon s'installe, face à ce bois. Il faut attendre le corps d'armée. Il pleut, il pleut toujours, et cela est effroyable. Je me dis : « Comment pourrons-nous arriver à supporter une vie pareille, étant continuellement trempés?... Chacun de nous va devenir un animal aquatique ! »

Ayant reçu la mission d'aller en reconnaissance dans le bois de Mersack, où circulent quelques patrouilles de uhlans, j'y rencontre un lieutenant de hussards, faisant partie du 20ᵉ corps. Cet officier entre en relations avec nous. Le 20ᵉ corps serait arrivé sur Château-Salins. L'armée de Lorraine aurait donc atteint l'axe Château-Salins—Sarrebourg. Voilà un résultat positif qui peut tranquilliser un peu nos esprits.

De la lisière nord du bois de Mersack, nous apercevons la ville de Dieuze, avec ses cheminées d'usines qui se dressent sur l'horizon que le crépuscule obscurcit. Que se passe-t-il dans la petite cité lorraine dont le nom est d'une consonance si française? Mon camarade m'avait rejoint. Je lui dis : « Si nous allions dans Dieuze ! Quelle joie et quel honneur d'y rentrer les premiers !... Oui, mais nous ne faisons pas la guerre tout seuls. »

Et, par le bois, nous rejoignons le bataillon. Il doit cantonner à Guéblange, ce gentil village que les Teutons ont baptisé d'un nom moins harmonieux : Geblingen. J'y trouve un lit infect. Il me paraît adorable.

Le soir, avec mon capitaine et mon camarade, nous trouvons à manger chez un gros aubergiste lorrain, véritable brute affinée par la « culture allemande ». Il nous confesse fièrement : « J'ai eu douze enfants. Voici la photographie de ma femme, la plus belle du village : elle pesait 200 livres ! L'année dernière, je l'ai conduite au cimetière. Quelle femme superbe ! J'ai mis plus de cent kilos de viande dans la terre... »

O Pétrarque ! ô Ronsard, Racine et Musset ! Vous, les poètes de l'amour, voici le chant de l'amour triomphant : il a mis en terre cent kilos de viande de sa bien-aimée !

Les filles dudit aubergiste me paraissent bien germanisées. (Dois-je le penser, sinon le dire de bien des Lorrains, qui se sont conduits d'une façon équivoque à notre endroit ?) Ces jeunes filles regrettaient d'être Françaises... parce qu'en France tout le monde peut tenir un café ! ... Et pour bien d'autres raisons encore... Pensez donc, elles ont été en pension en Allemagne, et l'une d'elles me confie qu'elle y a rencontré l'âme-sœur, un beau guerrier qui combat maintenant dans les armées de S. M. l'Empereur et Roi.

Au moment de quitter l'auberge, et tandis que nous fumons, en rêvant aux aventures qui nous attendent, le capitaine interrompt le silence en nous disant :

— Voulez-vous lire le journal ?

— Lequel ?

— Le *Bulletin officiel des Armées de la République.*

— Qu'est ce journal ?

Mais le capitaine tire de sa poche le « Bulletin militaire » aujourd'hui connu de tous. Et l'idée qui présida à la publication de ce quotidien officiel nous parut si heureuse et si réconfortante, que nous en fûmes presque émus. Alors, dans cette salle d'auberge qu'éclairait parcimonieusement une pauvre bougie, le capitaine nous lut la

lettre du ministre de la Guerre et la réponse du président du Conseil, précisant l'objet de cette glorieuse publication :

« Allez au combat! Le plus humble d'entre vous est utile à la Patrie. Depuis le général en chef, dont le sang-froid fait l'admiration du monde, jusqu'au dernier d'entre vous, chacun a un rôle indispensable. La gloire est pour tous. Sa lumière éclaire tous les fronts... »

IV

LA CANONNADE DE DIEUZE

(19 août 1914)

Le 19 août, à la première heure, le bataillon, avant-garde de la 29ᵉ division (15ᵉ corps), traverse le bois de Mersack et s'engage dans Dieuze. Tout paraît tranquille. Quelques fenêtres ou quelques portes s'ouvrent avec précaution, et l'on entend chuchoter dans la nuit : « Voici les Français ! »

Nos hommes sont gais. Ils essaient de lire avec curiosité les enseignes des magasins et déclarent qu'ils sauront l'allemand dans quinze jours. Rien n'est plus amusant que d'entendre ces paysans basques, cévenols, dauphinois, habitants des Alpes ou Provençaux, « tous de sang latin », faire leur possible pour écorcher la langue des barbares du Nord. Mais ces distractions ne devaient pas durer longtemps.

A peine sortis de Dieuze, quelques coups de fusil nous mettent en garde. Il fait encore nuit. Le bataillon se déploie en vue du combat. Il continue sa marche sur Bénestroff par Vergaville. Nous progressons à travers champs. Le jour se lève, et, dans la brume du matin, apparaît le village de Vergaville.

Les balles commencent à siffler. Nous avançons par



ÉTAPES DE L'AUTEUR, OFFICIER DE CHASSEURS ALPINS

bonds. Bientôt une balle vient toucher à la cuisse mon caporal de direction, brave petit chasseur qui avait fait la campagne du Maroc. Je me penche sur lui et lui donne l'accolade. C'était mon premier blessé. Et quand je songe à l'abandon forcé dans lequel plus tard nous avons été contraints de laisser nos blessés le plus gravement atteints, je souris amèrement en constatant la différence de nos procédés.

Notre progression ralentissait lorsque soudain, derrière nous, le canon tonne. L'artillerie entre enfin en action. A ce propos, il est intéressant de souligner la joie qu'éprouve le fantassin, lorsque, engagé dans la lutte, il se sent soutenu par l'artillerie, lorsqu'il aperçoit derrière lui les pièces qui se mettent en batterie, ou lorsqu'il entend les obus français qui, passant sur sa tête, précèdent, pour ainsi dire, sa marche en avant. Alors il s'écrie : « Il y a du bon, voilà les gros frères... »

Ainsi soutenus, nous entrons brusquement dans Vergaville. Mais ses défenseurs en étaient partis, et leur rôle de détachement avancé était terminé. Il est 7 heures du matin. Un de mes hommes s'écrie : « Voilà le combat fini », alors que ce qu'il avait vu n'était que la bien modeste ouverture à l'héroïque et macabre symphonie que nous allions entendre, dont Berlioz, d'un côté, et Wagner, de l'autre, auraient pu tirer quelque effrayant motif.

Nous recevons l'ordre de continuer sur Bénestroff.

Sans vouloir faire dans ces simples récits épisodiques une œuvre de stratège, tout en voulant rester un humble conteur, je soulignerai le côté audacieux de notre marche sur Bénestroff. Il était évident que cette position était d'une importance capitale au point de vue militaire : elle est située sur la grande voie stratégique allemande de Metz à Strasbourg, sur cette voie ferrée où les quais de

débarquement ont été multipliés, à mi-chemin entre les deux grandes places fortes. La prise de Bénestroff, par une poussée de nos troupes vers le nord, aurait été comme un coin enfoncé dans l'axe principal de résistance des Allemands, et cela aurait été trop beau.

Pour tenir une telle position, les Allemands devaient avoir accumulé les moyens de défense. Le terrain même leur semblait favorable : à la sortie de Vergaville s'étend une immense plaine limitée vers le nord par des crêtes boisées, dont la direction est sensiblement parallèle à la voie ferrée de Metz à Strasbourg. Et cette plaine n'était autre qu'un champ de tir repéré par l'artillerie allemande, où certains de ses éléments s'étaient livrés, durant la paix, à de nombreux exercices.

Avant de sortir de Vergaville, et en apercevant cette large étendue, un de mes camarades me dit :

— Beau terrain pour y recevoir un doux accueil dans toutes les formes de l'art !

C'est sur ce « beau terrain » que nous nous engageons. Bien groupés par sections, nous essayons de progresser par bonds. Les sections, se couchant brusquement au moment où l'obus arrive, et les hommes, collés les uns aux autres, la face contre terre, faisant ce qu'on appelle « la tortue », nous réussissons à faire ainsi 800 ou 1.000 mètres. Bientôt nous sommes cloués au sol. La canonnade fait ses ravages sans arrêt, sans répit. La terre est labourée par les obus percutants, de tous côtés, à droite, à gauche, en avant, en arrière de nous.

Quant aux obus explosifs, ils nous arrosent de leurs shrapnels. Il n'y a que par-dessous qu'on n'en reçoive point.

Aussi mes hommes sont-ils aplatis sur le sol, bien serrés les uns contre les autres, sentant l'immensité du danger. De temps à autre, un obus tombé près de la

section nous couvre d'une pluie de terre, de balles, qui heureusement, la plupart du temps, ne crible que la véritable carapace formée par les sacs des hommes. S'il en est un qui tombe au beau milieu, cela sera un joli spectacle !

Je me suis assis face à ma section, car, ma foi, le danger est trop grand pour prendre des précautions, et je remets mon destin aux mains de la Providence ou de la Fatalité. J'allume une cigarette. Je regarde mes hommes courbés vers la terre, groupés comme un troupeau sous l'orage. Et qu'attendons-nous dans cet enfer?... Que la nuit arrive. Mais il est 9 heures du matin ! Ainsi, pendant dix heures, le bataillon resta sous cette pluie de fer qui semait la douleur et la mort, sans qu'un seul des hommes bougeât et sans que l'idée de recul entrât dans l'esprit d'aucun d'eux.

A tout instant, je regarde ma montre : 10 heures, 11 heures, midi. Et le soleil s'était levé, glorieux et magnifique, comme pour assister à ce drame sanglant.

Or, tandis que j'écoutais les imprécations de mes hommes, les appels des blessés et la chanson terrible des obus, j'entendis un sonore ronflement, qui contrastait d'une façon bizarre avec le bruit du combat : la plupart de mes hommes s'étaient endormis !...

Dans le courant de l'après-midi, je me glisse en rampant jusqu'à une meule de paille où se trouve mon capitaine. Il fume une cigarette, souriant et tranquille. Jamais je ne l'avais vu si calme. Et pourtant, quelle nature enthousiaste ! Je me couche à son côté. Mon camarade vient de nous rejoindre. On se concerte. Que faire ? « Attendre jusqu'à la nuit, dit le capitaine, pour sortir de cet asile de mort. Pour l'instant, tout mouvement nous vouerait à une mort certaine. »

Et voici que le sergent-major fait lever quelques hommes de sa section pour les faire aller derrière des meules. Nous lui crions :

« Ne bougez pas. »

Trop tard. La rafale part; la section est fauchée. On voit des hommes blessés qui peuvent encore se lever, qu'une deuxième rafale anéantit et décime.

Tout à coup le capitaine s'écrie : « Ça y est! J'ai mon compte. » Je me penche sur lui. Il a la cuisse traversée d'un shrapnel. Il saigne abondamment; mais l'artère, heureusement, n'est pas atteinte. Je lui donne à boire et je l'embrasse; car nous avions en lui, mon camarade et moi, un chef d'une bonté et d'une délicatesse infinies. Il passe l'argent de sa compagnie à mon camarade, puis, doucement, il se met à pleurer.

Oui, ce vieux Légionnaire qui avait déjà glorieusement combattu en Afrique, se laissait aller à sa douleur, tandis que dans l'air vibrant la mort passait sans cesse. Mais ne croyez pas que ce fût sa blessure qui l'attristait ainsi. Elle l'inquiétait fort peu. Il se désolait de n'avoir pu mener que pendant quelque temps sa compagnie au feu. Être blessé le premier jour du saint baptême, avoir lutté pendant vingt ans pour préparer ses hommes à la guerre, avoir dirigé toutes ses pensées vers cet idéal unique : le combat... — et n'avoir pu assister à la consécration de son labeur, c'était pour lui comme une déchéance, une véritable défection.

La nuit vint enfin qui nous libéra. Le bataillon se rassemble dans Vergaville et se replie sur Dieuze. La compagnie reste dans le village pour parer en cas d'attaque. Or, tandis que dans la plaine les brancardiers allaient relever les blessés, du fond des crêtes de Bénestroff surgirent dans la nuit les faisceaux lumineux des projecteurs allemands. Méthodiquement, ils balayaient la

plaine, s'arrêtant parfois pour scruter la nuit et pour déceler nos mouvements. C'était un rappel à l'ordre que l'ennemi nous envoyait. Il semblait dire : « Bien que les ombres du soir soient descendues et masquent votre repli, nous sommes encore là qui veillons. »

Et cela avait quelque chose d'hallucinant et de terrible.

V

COMBAT DE VERGAVILLE
REPLI SUR LUNÉVILLE

(20 août 1914)

La nuit du 19 au 20 août compte parmi les plus lugubres que j'aie dû passer pendant cette campagne.

Notre compagnie avait cherché dans une remise un abri contre le froid. Notre commandant était resté avec nous, tandis que son bataillon bivouaquait à Dieuze. J'admirais ce soir-là, pour la première fois, le calme dont il ne s'est pas départi, depuis, un seul instant.

Tandis que les hommes s'étaient endormis, véritablement anéantis par les affres de la journée, nous restions, mon camarade et moi, dans une angoissante insomnie. L'oreille au guet, il nous semblait à tout instant entendre, dans le silence de la nuit, les coups de feu précurseurs de l'attaque inévitable des Allemands. Après nous avoir arrêtés dans notre offensive, il était trop facile de prévoir que l'ennemi allait essayer de nous repousser sur la frontière.

Pourtant, nous attendîmes en vain cette attaque, cependant que nous comptions avec lassitude les heures

de la nuit, comme nous avions compté celles du jour précédent. Mais lorsque le matin arriva, nous entendîmes dans le lointain les coups de feu des éléments de sûreté qui se repliaient sur le village. C'était la formidable offensive allemande qui venait de se déclancher à son tour, et qui força l'armée de Lorraine à se replier sur Nancy et Lunéville... Pour nous, il s'agit alors de parer au plus pressé. Je me jette avec deux sections derrière un mur, et nous attendons l'ennemi. Avec les deux autres sections de la compagnie, mon camarade est à la disposition du commandant.

Mais bientôt, pendant que le soleil se levait, nous eûmes une vision qu'il vaut vraiment la peine d'évoquer. Environ à 800 mètres de nous se profilait une crête. A cette crête apparurent d'abord les patrouilleurs, puis les unités ennemies qui, brusquement, se déployaient, lorsqu'elles arrivaient à la ligne de faîte. On voyait les fantassins grisâtres se porter en courant vers la droite et vers la gauche, et dégringoler la pente au plus vite pour aller chercher un abri dans un chemin creux, en progressant droit sur nous.

La répétition régulière de ces déploiements avait quelque chose de beau et de menaçant tout à la fois. On y sentait l'application d'une méthode étudiée, qui révélait à chaque fois l'ordre et la précision. C'était un spectacle qui ne manquait pas d'ampleur. Il rappelait les mouvements d'ensemble auxquels se livrent, sur la scène, les danseuses d'un ballet; mais il avait, il faut le reconnaître, quelque chose de moins : la légèreté, l'élégance ; et quelque chose de plus : le tragique, l'inévitable !

Mais nous ne restions pas inactifs, et mes hommes, abrités derrière leur mur, tiraient sans arrêt sur cette véritable avalanche humaine ; car les troupes ennemies

qui poussaient ainsi de l'avant et marchaient sur Dieuze, étaient vraiment nombreuses.

— Ça grouille de tous les côtés, s'écrie un de mes chasseurs.

— Avez-vous remarqué, mon lieutenant, me dit mon sergent ?... C'est drôle, ils manœuvrent comme nous ! On dirait qu'ils ont fait leurs classes au bataillon.

Je lui crie dans l'oreille ; car le bruit devient infernal :

— L'art de la guerre n'est pas compliqué pour nous. Sous les balles, on progresse de même.

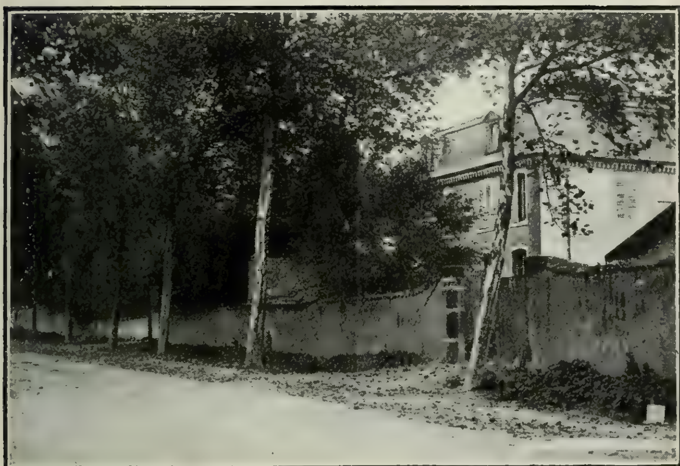
Devant l'accumulation des forces allemandes, le mouvement de repli de nos troupes dans la plaine de Dieuze commence à se dessiner. D'ailleurs, toute l'armée de Lorraine, depuis Morhange jusqu'à Sarrebourg, se rabattait, ce jour-là, sur ses positions de couverture (1).

*
* *

Après avoir, durant une heure, fait ainsi dans Vergaville un bon travail, je reçois l'ordre de mon camarade de quitter le village. Il était temps. Au moment où j'en sors, ayant rallié quelques braves fantassins qui avaient combattu comme de beaux diables, les Allemands y entrent par le côté opposé. Au lieu de filer directement sur Dieuze, je prends une position de repli à 200 mètres de la lisière du village et face à la sortie, afin de recevoir dignement les Allemands lorsqu'ils essaieraient d'en déboucher. Mais ils n'eurent pas cette hardiesse. Ce qui est incroyable, c'est qu'ils mirent trois quarts d'heure à

---

(1) L'armée de Lorraine ne se composait plus que de trois corps d'armée : les 20e, 15e et 16e, sous le commandement du général de Castelnau. Elle ne disposait d'aucune réserve, et le général de Castelnau fut bien obligé, pour prononcer son offensive en territoire annexé, de disposer ces trois corps en ligne, sans pouvoir respecter l'ordre en profondeur.



Entrée du château de Xermaménil,
où une section du bataillon s'empara d'environ 300 prisonniers, de 4 mitrailleuses et de tout un matériel de guerre. (Voir p. 36-43.)



Enceinte du château de Xermaménil. (Voir p. 36-40.)

s doute le village
naison en maison

issant un élément
illage, je déploie
et fantassins, face
gauche dans un
onnes allemandes
evant la gare en

e que bien dissi-
le « touchant » —
érentes colonnes,
tournant repéré
insi sans riposte.
our-là, avec toute
eux et profitable
à mon comman-
s remords, dans
er des Germains
tous les jours,

, régulièrement, tous les officiers allemands venaient se coller pour inspecter notre position et chercher un abri. Bienheureux poteau d'exécution ! Je l'avais désigné à l'un de mes hommes, nommé Chambon, qui avait l'œil dessus et ne ratait jamais son coup. Du reste, pour atteindre plus sûrement l'ennemi, j'avais soin de viser le même Allemand que mon brave chasseur. Et c'est ainsi que, pendant plusieurs heures, nous avons réussi, à nous deux, à « descendre » l'un après l'autre, méthodiquement, chacun des officiers allemands qui s'exposaient imprudemment à nos coups.

traverser Vergaville. Ils croyaient sans doute le village fortement occupé, et s'avançaient de maison en maison avec des précautions infinies.

Je profite d'une telle occasion, et, laissant un élément de surveillance devant la sortie du village, je déploie tout le reste de mon monde, chasseurs et fantassins, face à la gare de Vergaville située sur notre gauche dans un bas-fond. J'avais remarqué que des colonnes allemandes s'avançaient sur la route qui passe devant la gare en question.

Mes hommes, bien tranquilles, parce que bien dissimulés, ouvraient le feu, avec un ensemble « touchant » — c'est bien le cas de le dire — sur ces différentes colonnes, chaque fois qu'elles apparaissaient à un tournant repéré de la route. Longtemps, nous tirâmes ainsi sans riposte. J'ai la satisfaction d'avoir accompli, ce jour-là, avec toute la conscience du bon ouvrier, un sérieux et profitable travail. Après en avoir rendu compte à mon commandant, j'en rendrai compte plus tard sans remords, dans la brumeuse Walhalla, au dieu guerrier des Germains que l'empereur Guillaume II invoque tous les jours, pour la protection de ses armées.

Il est certain poteau télégraphique où, régulièrement, tous les officiers allemands venaient se coller pour inspecter notre position et chercher un abri. Bienheureux poteau d'exécution! Je l'avais désigné à l'un de mes hommes, nommé Chambon, qui avait l'œil dessus et ne ratait jamais son coup. Du reste, pour atteindre plus sûrement l'ennemi, j'avais soin de viser le même Allemand que mon brave chasseur. Et c'est ainsi que, pendant plusieurs heures, nous avons réussi, à nous deux, à « descendre » l'un après l'autre, méthodiquement, chacun des officiers allemands qui s'exposaient imprudemment à nos coups.

Cependant, les Allemands avaient fini par traverser le village. Le sergent que j'avais laissé à la lisière extérieure du bourg vint m'avertir qu'ils se massaient vers la sortie, afin d'en déboucher brusquement. Il ne s'agissait plus de rester sur nos positions. Je n'avais pas la prétention, avec 60 hommes, d'arrêter l'offensive allemande sur Dieuze.

Je fis d'abord disparaître d'un seul bond les hommes qui avaient pris pour objectif la gare de Vergaville. Puis, je me portai vers ceux qui surveillaient la sortie du village et qui s'étaient mis à tirer sur les Allemands qu'ils apercevaient. Ceux-ci se mirent en devoir de leur répondre. C'est sous le feu qu'il fallait nous « décrocher ».

Quand j'eus compris le danger de notre situation, je nous crus perdus. Mais j'usai alors d'une audace dont l'exagération même me fut salutaire. Mes hommes s'étaient disposés chacun derrière une meule de paille. Je décidai de les faire passer derrière la crête que nous occupions, un par un, sans avoir l'air de nous presser, comme si nous nous sentions soutenus.

Alors, commençant par la droite, je passe de meule en meule afin de faire partir mes chasseurs chacun à son tour. Ceux de la gauche regardent bien de côté, avec envie, ceux de la droite. Certains d'entre eux oublient même de tirer, mais aucun ne devance son tour. Ils savent que je ne le souffrirais pas. Chaque fois que je vais d'une meule à l'autre, une grêle de balles salue mon passage. Jamais je n'arriverai au bout. Et pourtant si ! Il ne reste plus, derrière la meule voisine, qu'un de mes caporaux réservistes, nommé Gaillard, qui, figé dans la position du tireur, semble ne pas vouloir céder sa place. Je l'appelle. Il ne répond pas. Il veut que j'aille jusqu'à lui, décidément. Encore un bond. Je me penche sur lui :

une balle lui avait traversé la tête, et il était mort sans vouloir, pour ainsi dire, abandonner la position de l'implacable combattant. Bref, sans faire de plus profondes et de plus amples remarques, je saute à mon tour derrière la crête et regroupe mes hommes.

Nous nous précipitons tous vers la route de Dieuze. Cette route suit, près du faîte, le versant d'une croupe qui s'étend de Vergaville à Dieuze même. J'eus la curiosité de faire quelques pas jusqu'au sommet de la croupe en question, pour voir ce qui se passait de l'autre côté. Et j'aperçus, à une trentaine de mètres, les compagnies d'avant-garde allemandes, les mêmes qui avaient passé par la gare de Vergaville, et que j'avais si bien accueillies, qui s'avançaient droit sur nous, précédées de leurs éclaireurs. Je ressentis au cœur un de ces coups violents qui ont l'avantage de vous forcer à prendre une prompte décision.

Mon camarade qui avait atteint les premières maisons de Dieuze, ayant compris ce qui se passait, nous faisait des gestes désespérés. Mes hommes, sur la route, n'osant partir sans moi, les répétaient non moins désespérément. Je leur fis signe de disparaître, et je leur criai en même temps : « Fichez le camp ! »

En ces moments-là, le sac ne pèse rien, pas plus que pour l'assaut, d'ailleurs. Et j'eus peine à rattraper mes hommes aux premières maisons de Dieuze, lorsque, arrivés sur la route, les Allemands nous envoyèrent quelques balles en souvenir. C'est le salut réciproque des combattants pendant la bataille, et en temps de guerre, vraiment, on est trop poli. C'est égal, nous l'avions échappé belle, mais nous avions joué un bon tour aux Allemands !...

Nous errâmes longtemps dans Dieuze avec mon camarade, à la recherche du bataillon. Mais quand nous le

retrouvâmes, il errait encore plus que nous. Il faut reconnaître qu'un sublime désordre régnait dans la petite ville lorraine : fantassins, artilleurs traînant leurs encombrants caissons, trains de combat et trains régimentaires, brillants automobiles de nos brillants états-majors, tout cela se rencontrait, se croisait, ne sachant trop que faire ni où aller. Cela sentait sinon la retraite, du moins un repli précipité.

*
* *

De ce repli, je ne dirai rien, et cela pour deux raisons : une d'ordre général, une d'ordre personnel.

Encore une fois, je ne fais pas œuvre d'historien militaire. Les littérateurs de ce genre, après la guerre, discuteront longuement sur l'opportunité de notre offensive en Lorraine, sur sa raison d'être, son but... et son insuccès. Elle eût été justifiée sans doute par les circonstances, si les Allemands n'avaient pas, sans que l'on s'y attendît, violé la neutralité belge et forcé, par cela même, deux corps d'armée (le 18e et le 9e), à être détachés des trois autres composant l'armée de Lorraine, afin d'être portés vers le Nord... Mais elle fut beaucoup moins heureuse, en raison de ce fait qu'il ne restait plus que trois corps sur le front de Nancy à Saint-Nicolas. Ces trois corps, fatalement disposés en ligne, sans profondeur, auraient dû peut-être, avec plus de prudence, chercher le long de la Seille des positions de défense qu'ils auraient organisées en se tenant sur l'expectative. Mais il est difficile de porter aujourd'hui un jugement définitif sur de tels événements.

L'autre raison qui m'impose le silence au sujet de notre recul sur Lunéville est tout individuelle. J'avoue que l'évocation de ces longues colonnes d'infanterie,

retournant avec peine — parce qu'avec douleur — vers la frontière française, est singulièrement attristante. Sans être poursuivis, nous étions talonnés de près par les Allemands. Et il est des corps qui, pour nous dégager de l'étreinte ennemie, se sacrifièrent en entier : je veux parler notamment de deux bataillons de chasseurs alpins dont on décrira plus tard l'héroïque sacrifice [1]. Ils se firent hacher et mettre en pièces jusqu'à la nuit tombante, dans le village de Gélucourt. Leurs lamentables débris se firent noyer dans les marais plutôt que de céder un pouce de terrain.

Et, tandis que déprimés, fatigués et abattus, nous refaisions en sens inverse et en les doublant les étapes de notre offensive, un aéroplane allemand, comme un épervier en chasse, surveillait de là-haut notre douloureux repli [2].

---

(1) Après tout, pourquoi ne pas les nommer ? Ce sont les 23e et 27e bataillons de chasseurs alpins qui, placés de part et d'autre du défilé de la station de Gélucourt, permirent, par leur résistance, à toute la 29e division de se rassembler et de se reconstituer entièrement autour des fermes Krapfel et Videlange.

(2) On a fait un crime à l'armée de Lorraine, et notamment au 15e corps, d'avoir battu en retraite devant un ennemi très supérieur en nombre et retranché dans de formidables ouvrages de défense. Bornons-nous à faire cette constatation strictement équitable que l'armée de Lorraine s'est repliée sur un espace de 60 kilomètres à peine, tandis que l'armée qui avait généreusement volé au secours de la Belgique dut, malgré sa bravoure, reculer bien plus encore devant les innombrables hordes germaniques.

VI

LA REPRISE DU MOUVEMENT EN AVANT
COMBAT DE XERMAMÉNIL

(26 août 1914)

Après leur entrée dans Lunéville, les Allemands continuèrent leur marche vers le sud, dans la direction de Gerbéviller. Leur but trop évident était de passer entre nos forteresses d'Épinal et de Toul par la trouée de Charmes, afin de pousser leur offensive vers la Haute-Marne. Ils arrivèrent à traverser la Meurthe, puis à passer même la Mortagne. Mais cette rivière limita approximativement l'intrusion de ces visiteurs indésirables.

Le combat de Xermaménil, dont le bataillon eut tous les honneurs, ce qui veut dire aussi qu'il en eut toutes les peines, est un épisode de la contre-offensive que l'armée de Lorraine exécuta dans les derniers jours d'août.

*
* *

Xermaménil est situé sur la rive droite de la Mortagne. En face de lui, et de l'autre côté de la rivière, se dresse, sur une petite élévation, le village de Lamath. Au pied de cette élévation court, le long de la Mortagne, l'embranchement ferré de Bruyères à Luné-

ville. Lamath et Xermaménil, séparés seulement par la rivière, sont joints par un pont où passe la route qui mène vers Lunéville.

Le 25 août, à 5 heures du matin, nous recevons l'ordre de nous porter sur Lamath, et, si possible, de traverser la Mortagne, de chasser les Allemands de Xermaménil. Ils s'y étaient fortement retranchés. Nous avançons par les bois sur notre objectif. La liaison entre les unités est difficile. Constamment, nous sommes sur le point de perdre notre direction. Mais le tir de l'artillerie ennemie nous remet sur la bonne voie. Marchons sur eux, puisqu'ils viennent à nous.

Seul, l'éclatement des obus rompt le silence de la forêt. A travers les broussailles qui nous fouettent le visage, nous avançons en colonne un par un. Les éclaireurs nous précèdent. Personne ne parle. Cela a quelque chose d'impressionnant. Et voilà que, tout à coup, le souvenir de mes lectures de jeunesse renaît en mon esprit. Il me semble être le chef d'une bande de chasseurs des bois allant surprendre une tribu indienne. De fait, les barbares descendus de la plaine du Nord valent-ils même autant que les Sioux ou les Incas? Contre nous, les visages pâles, la hache de la guerre a été déterrée; je fais le vœu ardent qu'elle retombe sur la tête des agresseurs. Enfin, nous arrivons à la lisière. En même temps que la compagnie du capitaine B..., nous avons pris la tête du bataillon.

De la lisière du bois, nous apercevons sur sa hauteur le village de Lamath. Il est tout ensoleillé par un joli matin d'été; 300 mètres à peine nous séparent. Le capitaine B... se tourne vers nous et nous dit : « On y va? » Nous lui répondons : « Allons-y! Les autres viendront bien après nous. »

Nous nous massons en deux colonnes, juste à la sortie

du bois, et en avant ! Nous nous précipitons dans Lamath. Les Allemands venaient de l'évacuer. Ils s'étaient repliés vers Xermaménil. C'est là qu'ils nous attendaient. C'est de là aussi qu'ils nous canardaient.

Lamath ne se compose que d'une seule rue, rue dominant le pont sur la Mortagne. De Xermaménil et par-dessus ce pont, et tout le long de la rue qu'elles prenaient en enfilade, quatre mitrailleuses faisaient passer une rafale de projectiles. Je me jette sur la gauche de la rue, mon camarade sur la droite. Nous ne pouvons communiquer l'un avec l'autre que par la voix. Et encore ne faut-il pas avoir les cordes vocales cassées !

La fusillade fait une musique infernale. Les balles claquent contre les murs, et l'écho répercute de tous les côtés leur bruit sec et strident. La rue centrale est tellement balayée par l'ennemi que le sol en est labouré. On voit à deux pas de soi les balles s'enfoncer dans la terre, en soulevant un nuage de poussière qui plane à quelques mètres du sol. Je colle mes chasseurs contre le mur de l'église.

De cet abri, ils regardent sans émotion leurs camarades postés de l'autre côté de la rue. J'en surprends deux qui échangent des grimaces :

— Avance ta main pour voir s'il y a du courant d'air, dit le premier.

— Viens le dire de plus près, répond l'autre...

Oh ! l'inaltérable gaîté des enfants de France ! Ces paysans qui, revenant des champs par un soir de rude labeur, nous sembleraient sans doute inertes et abrutis, deviennent spirituels pendant le combat. La bataille les excite et ne les abat point. Dans l'atmosphère de la lutte, leur esprit se délie et leur âme se vivifie.

*
* *

L'ordre me parvint — Dieu sait comment ! — de chercher à mon gré une position de combat pour mes hommes. Le fait est que je ne pouvais rester, comme un imbécile, derrière cette église, à regarder la pluie tomber, je parle de celle des balles. D'autant plus que les clochers des églises sont de ces points de repère excellents qu'il est bon d'éviter. Mais quelle position trouver? Je demande un chasseur de bonne volonté. Il est entendu que, dans ce cas-là, tout le monde se présente. Il n'y a qu'à choisir, pour se tirer d'embarras, celui qui vous convient le mieux.

Suivi du chasseur Pierrat, je passe de mur en mur en descendant vers le pont. Tantôt il faut franchir la cour d'une maison, tantôt un verger, et à chacune de ces traversées, la balle fatale peut vous arrêter en route. De temps à autre, je demande à mon fidèle chasseur, sans me retourner : « Tu es toujours là?... »

Arrivé presque au bas de la pente, j'aperçois près du pont et, de l'autre côté de la route, la gare de Xermaménil-Lamath. Je me mets dans la tête de m'y installer. Mais il faut traverser la route ! Nous la regardons tous deux, mon chasseur et moi, et puis nous nous regardons réciproquement :

« C'est pas commode, cet ouvrage-là, s'écrie Pierrat ; mais j'ai une idée. Si nous faisions ça en même temps? Au moins, mon lieutenant, il y en aura toujours un qui passera. »

Je lui réponds : « Si c'est moi qui tombe, c'est donc toi qui prendra le commandement des hommes? »

Il hésite un moment, me regarde de nouveau, et me répond : « Pourquoi pas? »

Alors je lui serre la main, et, d'un seul élan, en deux bonds que n'aurait pas reniés l'ogre du petit Poucet, nous franchissons cette zone de mort.

Maintenant nous rampons à travers les jardins jusqu'à

la gare. Nous y arrivons sans encombre. J'entre dans ce qui fut la salle d'attente et l'humble petit bureau du chef de gare. J'y peux voir le triste spectacle de chaises brisées, de tables renversées, d'imprimés dispersés sur le sol, d'appareils téléphonique et télégraphique démolis, et de litres vidés... car partout où les Allemands sont allés, ils ont laissé des traces de leur passage par les cadavres des bouteilles qu'ils y ont bues. Il semblait que la gare de Lamath eût été le théâtre d'un combat de bouteilles.

Tandis que j'observe, derrière la porte vitrée de la salle d'attente, le pont et le moulin de Xermaménil, une balle vient frapper contre la vitre, auréolant ainsi mon humble tête d'un trou bien rond, que les cassures nettes et régulières qui l'entouraient encerclaient avec harmonie. Bien qu'ainsi glorieusement auréolé, j'avais avantage à quitter ces lieux. J'avise heureusement le quai de débarquement des marchandises, superbe parapet protecteur d'où l'on peut faire des feux efficaces sur les tranchées ennemies.

Je remonte chercher ma section et je traverse de nouveau la maudite route. Enfin, choisissant un instant de répit, j'emmène ma section vers la gare, et nous traversons encore la toujours plus maudite route, cette fois-ci non sans dégâts. Et derrière la petite gare de Lamath, les humbles tombes de mes chasseurs morts au champ d'honneur en sont malheureusement l'irrémédiable attestation. Point n'est besoin d'un riche mausolée ou même d'une modeste pierre funéraire pour nous remémorer nos morts. Les croix de bois faites de deux morceaux de branches, et que surmonte parfois un simple képi, ces croix que les pèlerins pieux rencontreront après la guerre depuis les plaines du Nord jusqu'aux Vosges, seront, symbole de mort, la preuve de notre éternelle vitalité.

Je déploie ma section derrière le quai de débarquement, et je laisse mes hommes tirer sur « ce qui en vaut

la peine ». Ils ne font pas grand ouvrage au début. Mais ils arrivent peu à peu à reconnaître les passages où les Allemands sont obligés de se montrer. Et chaque fois qu'ils en aperçoivent, un petit frisson de joie parcourt mes hommes, qui savent comment la manifester. Chaque fois qu'il en voit, un de mes chasseurs crie : « En voilà, en voilà ! » J'observe son voisin qui, énervé, lui inflige bientôt un sérieux rappel à l'ordre, en lui disant :

— Ne crie pas si fort et vise mieux !...

Il est midi. Ma foi, cela peut durer longtemps encore ; car les Allemands, occupés à tirer dans le village, ne nous ont pas vús. Je regarde avec convoitise le pont de Xermaménil. J'ai une folle envie de le franchir, et comme j'informe mon commandant de la situation, on me fait répondre :

— Vous êtes un brave enfant ; mais ne bougez pas de l'endroit où vous êtes.

Qui donc allait mettre un terme à cette situation ? Ce fut le 155, notre admirable canon Rimailho, qui, vers 4 heures du soir, déclancha son tir... Que c'est donc superbe un obus de 155 qui tire sur les autres ! Les premiers coups, un peu courts, tombent dans la Mortagne, et de superbes gerbes d'eau, que le soleil couchant fait miroiter, s'élèvent brusquement vers le ciel. Certaines même éclaboussent jusque sur nous, et bien que cela ne soit nullement réjouissant, un engagé parisien de ma section trouve le mot pour rire :

— Nous sommes à Versailles, et ce sont les grandes eaux !...

Bientôt, le tir étant bien réglé, les maisons du village, les tranchées ennemies et les bonshommes qui s'y abritent, tout se met à sauter ensemble. Les Allemands commencent à abandonner leurs tranchées. Mes hommes sont si contents, après chaque rafale d'artillerie, de les

voir ainsi s'enfuir, qu'ils passent tous la tête par-dessus le parapet et contemplent ce spectacle, au lieu de tirer.

Il faut en finir. Le soir tombe. Les Allemands ne répondent plus que faiblement à notre tir. Le commandant vient jusqu'à la gare et décide d'entrer dans Xermaménil. J'étais arrivé le premier près du pont. On ne me contesta pas l'honneur de passer le premier dessus. Et tandis que le reste du bataillon nous soutient de près, avec mes hommes excités par ce combat long et pénible, nous nous jetons, baïonnette haute, sur Xermaménil. Je m'attends à une contre-attaque des Allemands à l'arme blanche. Mais j'entre dans le moulin notamment, où je ne trouve que trois Bavarois apeurés cachés derrière des sacs de farine. Mes hommes se chargent de défoncer à la fois les sacs et ce qui se trouve derrière.

Je forme ma section en deux petites colonnes qui marchent dans les fossés de la route, toujours enfilée par les mitrailleuses. Brusquement leur feu cesse, et j'aperçois contre le mur du château de Xermaménil un homme qui me fait des signaux. C'est à n'y rien comprendre, mais c'est un pantalon rouge. Je sus plus tard que c'était un de leurs prisonniers. Je puis dire qu'il nous a rendu ce jour-là un fier service.

Il y a évidemment dans ce château quelque chose d'insolite. Avec mon sergent et quatre hommes, je précède au pas gymnastique ma section, et le revolver au poing, je me précipite sur la porte d'entrée. Je tombe sur un grand diable à capote grise. Une émotion m'étreint le cœur. Je saute à la gorge de mon ennemi. Il me regarde, essaie de se dégager et, tandis que je lui crie en allemand : « Rendez-vous ! » il a un mouvement d'hésitation, puis me répond en parfait français : « C'est entendu !... La guerre est une chose effroyable. Je me constitue prisonnier. »

Et alors, revenu à la pleine conscience de moi-même, j'aperçois dans la cour du château près de 300 Allemands qui, d'un air étonné et sans trop comprendre, nous regardent faire. L'officier dont j'avais été l'agresseur était leur capitaine.

Dans le château de Xermaménil dont ils avaient pensé faire leur réduit de défense, les derniers combattants du village s'étaient groupés. Quand ils virent l'issue que leur chef, par sa reddition, avait donnée à ce terrible combat, par discipline ils déposèrent les armes. Je demandai plus tard à l'un d'entre eux pourquoi il s'était rendu. Il me répondit : « Parce que nous en avons reçu l'ordre. »

Cette réponse me réchauffa le cœur. Je me dis que si, dans de semblables conditions, un officier français avait eu la faiblesse de se rendre, il se serait toujours trouvé parmi sa troupe un homme pour le fusiller, un autre pour maintenir ses camarades sur le chemin du devoir.

Bientôt, sept lieutenants, que j'aperçois seulement à ce moment-là, viennent derrière leur capitaine. Celui-ci, après s'être présenté, veut me présenter aussi, et tous, en un élan touchant et spontané, me tendent leurs armes. Je leur crie : « Vous les donnerez à mon commandant, et partons vite... »

S'ils n'étaient pas pressés, je l'étais bigrement. Je me disais : « Mon Dieu, s'ils s'aperçoivent que le bataillon n'a pas encore occupé le village, je ne réponds pas de ce qui arrivera... » Et j'ai vécu là quelques minutes angoissantes.

Le capitaine me demande encore la permission de dire à ses hommes qu'ils ne seraient pas fusillés : « Dites-le-leur ; mais dépêchez-vous. »

Des gouttes de sueur me tombent du front, tant je suis

inquiet. Heureusement, voici ma section qui s'amène tout doucement le long des fossés de la route, sans trop comprendre ce que j'ai pu faire dans le château. J'ordonne à mes hommes, dont l'air stupéfait pourrait révéler à nos ennemis une situation équivoque :

« Ne vous étonnez pas. Faites demi-tour sur place. Nous conduisons ces prisonniers. »

Par une chance incroyable, je constitue ainsi sans en avoir l'air, une parfaite escorte de prisonniers. Et avec « mon capitaine » au côté, suivi respectueusement de « mes lieutenants », puis de tout mon monde, je reviens vers le pont. Le commandant, en tête du bataillon, s'avance vers nous, et, quand je le vois, je pousse un profond soupir, laissant au capitaine prisonnier le soin d'en analyser la raison. Il semble étonné de trouver mon chef de bataillon à cet endroit. Il me regarde comme pour me questionner, et je lui réponds dans un gracieux sourire dont il ne saisit peut-être pas toute l'ironie :

« C'est mon commandant ! Oui, oui, c'est mon commandant. »

Jamais le capitaine bavarois n'a tiré au clair cette affaire. Des rives méditerranéennes sur le bord desquelles je sais qu'il est maintenant captif, il rêve peut-être de sa reddition sans trop essayer de l'approfondir. Là-bas, la température est douce, le soleil brille dès le matin. Les Français resteront toujours, et malgré tout, des geôliers trop conciliants. La France ne souffre pas de la disette ; et, ma foi, la vie est assez supportable.

Avant de prendre congé de lui, je demandai au capitaine ce qu'il pensait des chasseurs alpins. Il me répondit assez finement :

« D'abord, votre artillerie est épouvantable. On ne devrait pas tirer avec ces engins-là. Quant à vos hommes,

ce sont des soldats vraiment extraordinaires. La façon dont ils progressent est inimitable. On ne les voit pas, qu'ils sont déjà sur vous. »

Et il ajouta, en appuyant sur les syllabes afin de faire de sa phrase une espèce d'onomatopée :

« *Es sind kriechende Katzen* (1). »

Pauvres montagnards des Alpes et des Cévennes ! Dans la rudesse de vos caractères durement trempés, qu'avez-vous donc de si souple et de si félin ? Le compliment du capitaine allemand semble presque une injure involontaire à votre adresse. Des lions, certes oui ; des tigres, jamais !...

---

(1) Ce sont des chats rampants.

VII

IMPRESSIONS DIVERSES SUR NOTRE VIE DANS LES BOIS DE BARETH

Après les combats de Lamath et de Xermaménil, qui obligèrent les Allemands à repasser la Mortagne, l'armée de Lorraine, s'étendant, à cette date, de Gerbéviller à Nancy, ne se contenta pas de maintenir l'offensive ennemie. Elle reprit, à son tour, la marche en avant, par un mouvement de rabattement vers le nord, autour de la capitale lorraine comme pivot.

Pour que ce mouvement fût possible, il fallait que le pivot ne cédât point. On sait la défense héroïque qu'opposa le 20e corps aux attaques multipliées et acharnées des troupes de Guillaume II. La progression fut très lente ; cependant, chaque jour nous repoussions peu à peu l'ennemi.

C'est à cette époque que le bataillon mena dans les bois de Bareth, de Saint-Mansuy et de Fréhaut, situés au sud de Lunéville, une vie curieuse et mouvementée. Je ne raconterai pas les différents combats que nous avons livrés dans ces bois. S'ils ont eu pour nous un intérêt parfois trop réel, ils n'en ont pas pour le lecteur. J'essaierai de rendre simplement quelques impressions éprouvées alors. Si les fatigues de la lutte vous anéantissent parfois, il est, malgré tout, quelques heures de

répit, durant lesquelles la pensée continue à suivre son cours, et le cœur à battre avec intensité. Si matériel que l'on devienne, la sentimentalité et l'intellectualisme n'en conservent pas moins leurs droits.

*
* *

Dans les bois, lorsque le combat continue, l'existence que l'on mène est très angoissante, parce qu'elle a quelque chose de mystérieux. L'horizon est limité. Brusquement, on peut rencontrer dans une allée forestière une patrouille allemande et tomber sans précaution sur elle. On reçoit par instants une avalanche d'obus. Elle abat les arbres et les fait tomber avec un bruit sinistre. On ne sait pas d'où elle provient et pourquoi elle s'est déclanchée. Rien ne vaut, pour le Français, le combat en rase campagne. Il peut y voir le danger, le mesurer, l'affronter, l'éviter, ou succomber devant lui, la tête haute.

Les bois de Bareth étant séparés de Xermaménil, — notre centre de ravitaillement, — par un terrain découvert, repéré par l'artillerie allemande, et où il ne faisait guère bon s'aventurer, nous manquions souvent de nourriture. Un jour, ayant trouvé des boîtes de conserves allemandes, par nécessité et par curiosité nous en vidons le contenu. Et cela ne fut pas pour nous, si j'ose dire, une opération intestinale très heureuse. L'estomac, comme le cerveau français, est décidément réfractaire aux produits de la « culture allemande ». Pour guérir la dysenterie que nous avons contractée, nous allons nous désaltérer à une source dont la nymphe protectrice n'eut rien d'aimable à notre endroit. L'eau en était infectée. J'en compris facilement la cause, lorsque, en fait de nymphe, j'aperçus, s'y baignant voluptueusement, le cadavre décomposé d'un guerrier teuton.

Nous passions les nuits à la lisière des bois de Bareth, face aux tranchées allemandes; car nos ennemis, dès cette époque, connaissaient la valeur de la fortification de campagne. Certes, nous ne l'ignorions pas non plus. Mais il faut reconnaître qu'on en tenait peu compte dans la préparation militaire. A force de prôner l'offensive, de répéter que seul le mouvement en avant est décisif et irrésistible, on ne songeait pas assez qu'il est utile, par moments, de s'accrocher au sol et de remuer la terre pour augmenter sa capacité de défense. Et cela est surtout vrai pour les petites unités.

L'offensive stratégique, la poussée en avant des armées contre l'envahisseur, rien de mieux. L'offensive tactique, l'attaque de positions ennemies par de faibles éléments, rien de plus coûteux pour un maigre résultat.

A notre tour, nous nous mîmes à creuser des tranchées. Elles nous permettaient surtout de parer aux attaques de nuit des Allemands. Oh, comme dans ces bois les nuits étaient longues! Par instants, le silence de la forêt était interrompu d'un côté ou de l'autre par quelques coups de feu isolés. L'éveil était ainsi donné, et peu à peu la fusillade allait croissant d'intensité. Durant plusieurs minutes, un bruit assourdissant et continu nous tenait sur le qui-vive, dans l'attente de l'attaque probable. La plupart du temps, nous avions affaire à une fausse alerte.

Combien de sentinelles allemandes ou françaises, l'esprit fatigué par les souffrances physiques de cette campagne, rendues moins vaillantes par l'isolement, hallucinées par les ombres mystérieuses que crée l'obscurité, ont déclanché de la sorte, tout le long du front, une fusillade intempestive et inutile!... Aussi défendions-nous à nos hommes de tirer sans avoir un véritable objectif, et sans que nous-mêmes nous en donnions l'ordre exprès.

Mon camarade et moi, nous restions cependant l'esprit éveillé durant la plus grande partie de la nuit. Et alors nous causions tout en rêvant, ou plutôt nous rêvions tout en causant. Et ma foi, nous trouvions le moyen de faire quelques réflexions d'allure philosophique. Notamment, le soir d'une échauffourée qui avait coûté la vie à l'un de nos amis, nous sentîmes vraiment combien, durant cette guerre, il fallait se soumettre à la Fatalité ; combien les anciens avaient raison d'en imprégner toute leur philosophie. Quand l'humanité traverse des heures tragiques comme celles que nous vivons, où tout effort individuel est secondaire, cette Souveraine règne en maîtresse. Soyez convaincus de son autorité, et vous vaincrez en vous le sentiment de la peur, parce que vous aurez acquis le mépris de la mort.

Apprendre à mépriser la mort, voilà les premiers mots de notre bréviaire. On arrive vite à se persuader qu'elle n'est au fond douloureuse que pour ceux qu'on laisse et qui vous aiment. On les évoque en deuil, pleurant leur fils, leur mari, leur frère. C'est pour eux que l'on craint la « Camarde ». L'on a peine à se figurer que, somme toute, lorsque l'un de nous disparaît, c'est une peine effroyable pour les siens, mais pas une douleur inconsolable. (Je transcris ici servilement mes notes) :

« Il n'est point de douleur inconsolable, parce qu'il faut que la vie suive son cours malgré tout, que les temps s'accomplissent. Depuis que l'humanité lutte et souffre dans sa recherche perpétuelle du bonheur, il y a eu bien des guerres et bien des morts. Ces morts sont pleurés un temps. Puis les années passent. On parle d'eux alors avec une émotion pas trop pénible, pas trop exagérée dans ses manifestations. Enfin, ces morts se classent parmi les héros qui se sont immolés sur « l'autel de la Patrie ». Et dès l'instant où ils sont passés de

la sorte dans le domaine de l'Histoire, dans la collectivité, dans l'anonymat, leur évocation n'est plus douloureuse. Elle est même douce. Elle est même réconfortante, parce qu'elle est générale et glorieuse. »

*
* *

Nous reçûmes, dans ces bois, un baptême d'un nouveau genre : celui du 75 français. Un jour, à l'attaque d'une certaine cote 278, que les mitrailleuses et canons allemands arrosaient déjà copieusement, nous avons reçu les obus français, afin que rien ne manquât à la fête. Aplatis sur le sol comme des punaises, nous sentions le « vent des obus » qui passaient sur nos têtes, et, comme j'étais couché sur le dos, je n'avais qu'une peur, c'est que l'un d'entre eux m'emportât le nez au passage. Et d'ailleurs, quand ils eurent produit des dégâts, nous dûmes nous replier plus en arrière. Un de mes chasseurs demandait à un camarade, après cette odyssée :

— Que crains-tu le plus, comme canon, après le 77 allemand ?

— Du 105, parbleu !

— Non.

— Eh bien ! du 210.

— Non.

— Alors, du 305.

(Nous ne connaissions pas le 420.)

— Non ! Moi, c'est du 75 français !... —

C'est encore dans ces bois que nous pûmes apprécier, pour la première fois, la valeur de cette arme meurtrière qu'est la mitrailleuse. Les Allemands en possédaient plus que nous au début de la guerre, et chaque fois que se déclenchait à proximité le tir d'une mitrailleuse, les hommes tendaient l'oreille pour savoir si elle était des

leurs ou des nôtres. Et quand l'un d'entre eux disait : « C'est le moulin à café, » un petit frisson parcourait les rangs. C'est bien là l'épithète que mérite la mitrailleuse allemande. Le bruit de son tir est plus régulier que le nôtre, de ce qu'elle ne possède pas de changement de vitesse, ce qui, du reste, est une infériorité.

Je ne sais rien de plus déprimant au milieu du combat, — alors que tout est tumulte et vacarme, que tout est déséquilibre et désharmonie, — que le bruit régulier de cet instrument de mort. Il sème la souffrance avec ordre et méthode. Jamais l'émotion de celui qui le manie n'empêche son œuvre néfaste. On dirait qu'il n'a rien de matériel, et qu'un esprit puissant et consciencieux de destruction anime et vivifie son fonctionnement.

C'est aussi dans ces bois que nous reçûmes, par l'intermédiaire du 305 autrichien, la visite des « grosses marmites ». Et, à ce propos, je me demande comment ce mot de marmite — désignant les obus ennemis de gros calibre — fut employé en même temps sur tout le front, des plaines du Nord jusqu'aux frontières suisses. Pour sa propagation et son usage général, point ne fut besoin d'un temps, même infime. Il faut croire que, pour des objets nouveaux, il est des qualificatifs uniques et si expressifs qu'aucun autre ne peut les remplacer.

Renan dit quelque part qu'il est des époques de l'histoire de l'humanité où triomphent les mêmes idées sur tous les points du globe, parce que ces idées étaient en gestation dans tous les esprits et qu'elles étaient nécessaires. Les qualificatifs tels que ceux de « marmite » sont frères de ces idées-là.

VIII

HOMMAGE AUX ALPINS

Après notre séjour dans les bois de Bareth, et dès les premiers jours de septembre, brusquement, une nuit, le bataillon reçoit l'ordre de se porter en arrière du front, dans la direction de Bayon. De bon matin, nous arrivons dans cette petite ville. Durant la marche, nous nous livrons à mille conjectures sur le but de ce déplacement subit. Vers quelle destination veut-on nous conduire? Sur quel nouveau théâtre d'opérations allons-nous combattre? Il en est un sur lequel nous aurions tous voulu continuer la lutte : celui des Vosges.

Les crêtes vosgiennes, en effet, nous rappelleraient les sommets alpins. Nous pourrions y pratiquer avec moins d'ampleur, certes, mais enfin mieux que partout ailleurs, cette guerre de montagne dont les procédés sont si particuliers et qui nous étaient si familiers.

En montagne, la valeur individuelle passe souvent avant les combinaisons du chef. Une simple section défendant un col — et sachant comment on le défend — peut tenir en respect tout un régiment ou toute une brigade. Ce n'est pas la poussée des masses sous le canon.

Les dispositions prises par les chefs subalternes, les roueries même de chacun d'entre nous décident du succès. D'un piton que l'on a su gravir à temps, on peut se rendre compte de tout le combat. On assiste au dé-

ploiement des forces ennemies et, avec des pierres au besoin, on fait dégringoler dans les bas-fonds ceux qui osent monter à l'attaque. En montagne, l'individualité, même la plus humble, peut être un facteur efficace dans le succès final.

Voilà pourquoi les chasseurs alpins sont, durant cette guerre, parmi les meilleures troupes que nous ayons menées au feu. Voilà pourquoi les « diables bleus » étonnent sans cesse par leurs prouesses l'ennemi qu'ils terrorisent et la nation qui les admire.

Si les chasseurs alpins sont de si bons troupiers, cela est dû en partie à l'esprit de corps, qui n'est autre, après tout, qu'un amour-propre collectif bien compris. Tout le monde ne porte pas le béret et la culotte bleue. Tout le monde ne mène pas la vie intéressante et si particulière du chasseur alpin.

« Il me semble voir, me disait avec humour l'un de mes camarades, nos soldats prenant d'assaut une montagne... Sur le sommet, j'aperçois le chasseur alpin. Plus bas, sur les contreforts, je vois, arpentant les routes, suant et soufflant, déprimé par sa marche fastidieuse, le chasseur à pied. C'est notre frère cependant. Mais il est trop bas pour être tout à fait des nôtres — un « frère inférieur », quoi ! — J'écarquille les yeux. Non, vraiment, je ne vois plus rien. Mais il y a bien de la poussière, là-bas dans la plaine ? — Vous croyez ? — Je ne distingue rien. Ah ! mais si, pourtant. Au loin, dans les arrière-fonds de l'horizon brumeux, il me semble bien apercevoir quelque chose. Eh oui ! ce sont les fantassins culotte rouge. Ce sont nos braves lignards qui s'avancent. »

Telle est l'évocation d'un tableau militaire qui révèle bien l'influence de l'esprit de corps.

Sans vouloir, certes, critiquer nos belles troupes de ligne, je me demande parfois s'il n'aurait pas été heureux

d'exploiter, avant la guerre, l'esprit régionaliste qui se révélait en France ; s'il n'eût pas été habile de créer des chasseurs pyrénéens, des chasseurs cévenols, des voltigeurs de la Seine, des grenadiers du Centre ou de l'Auvergne, et des fusiliers bretons.

Entre ces différents corps auxquels le souvenir et les gloires militaires du passé auraient donné de l'unité, aurait régné une sainte émulation, facteur puissant du courage au combat.

Chez les chasseurs alpins, entre l'officier et l'homme de troupe, il existe, plus que dans toute autre arme, des liens puissants d'affection, et ceci pour bien des raisons. Durant les manœuvres et reconnaissances alpines, les différences entre le chef et son subordonné n'existent pas. Les fatigues et quelquefois les dangers sont les mêmes. La joie et l'orgueil d'avoir vaincu le sommet récalcitrant exaltent également l'un et l'autre. Enfin, leur isolement dans les postes et détachements de montagne, loin du monde qui se trouve vraiment trop bas pour que le bruit de sa turbulente vanité monte jusqu'à eux, cet isolement crée entre tous, galonnés ou non, une véritable intimité et une sympathie réciproque.

Aujourd'hui que de graves blessures m'ont contraint de vous quitter, je ne cesse de songer à vous, ô mes petits chasseurs ! N'est-ce pas que vous m'aimiez comme je vous aimais moi-même ? N'est-ce pas que vous étiez heureux de m'obéir, comme j'étais fier de vous commander ? N'est-ce pas que vous lisiez dans mes yeux, lorsque, avant le combat, je vous regardais tous bien en face, les sentiments d'affection qui m'attachaient à vous, et, malheureusement aussi, pour certains d'entre vous, l'adieu suprême de votre frère d'armes ?...

*
* *



Extrait de l'Album Gerbéviller, *par V. Prouvé.*

GERBÉVILLER. — Le faubourg Saint-Pierre.

Nous ne devions pas, pour cette fois-là encore, aller dans les Vosges. Pour nous consoler, un camarade nous dit : « Les Vosges ! Vous appelez cela de la montagne ?... »

Mon bataillon, après de longs mois de lutte dans les plaines de l'Est ou du Nord, mène enfin aujourd'hui le bon combat sur les flancs alsaciens des forêts vosgiennes. Précisément, le destin a voulu que je sois contraint de l'abandonner au moment où il s'y rendait. Mais non, ce n'est pas un abandon ! Car je suis sans cesse en pensée avec mes chasseurs alpins, avec mes vaillants camarades, avec mon commandant devenu colonel, dont l'audace et le sang-froid permettent d'écrire sans cesse de nouveaux épisodes de gloire aux pages de notre Carnet de campagne. Et quand un écho de leurs prouesses parvient jusqu'à moi, je me sens tout confus.

Henri IV écrivait à Crillon : « Pends-toi, brave Crillon : nous avons combattu à Arques, et tu n'y étais point ! »

Pour me consoler, bien que je ne sois pas Henri IV, je parodie son reproche en me disant : « Sois honteux, mauvais Alpin ils ont combattu dans les Vosges, et tu n'y étais pas. »

Pourtant, ce n'est pas ma faute !...

DEUXIÈME PARTIE

LA BATAILLE DE LA MARNE

I

MARCHE DE FLANC DU 15e CORPS

(2-7 septembre 1914)

Nous voici donc à Bayon, sur la voie ferrée qui mène vers Épinal. Comme nous aurions voulu l'emprunter, cette voie ferrée, pour aller dans les Vosges ! Et cependant, le soir du 2 septembre, à 5 heures, nous parvint un ordre de mouvement par lequel le bataillon devait faire étape sur Haroué, c'est-à-dire vers l'ouest.

Nous partîmes à la nuit tombante, sans trop comprendre quel était le but de cette marche, et quelle devait être ultérieurement notre destination. L'étape de nuit que nous couvrîmes fut très pénible. Mais nous ne pensions pas qu'elle devait être suivie de plusieurs autres semblables, et que toutes les nuits, durant cette semaine, nous devrions ainsi la rééditer. Au début, curieux de savoir où nous allions, nous essayions de surprendre des renseignements de l'État-major. Mais par la suite, lassés autant moralement que physiquement, nous avancions toujours vers l'ouest, comme de véritables brutes, ne désirant que le repos.

Se représente-t-on bien tout l'effort qu'il est nécessaire d'exiger de ses hommes, pour amener les unités au cantonnement sans qu'elles aient laissé de traînards en

route? Combien en avons-nous traversés, au milieu de la nuit, de ces petits villages paisibles où les paysans bienheureux se reposaient des fatigues du jour! La quiétude qui planait sur eux nous faisait envie, et cependant nous avancions vers l'inconnu.

Le plus souvent, la pluie venait doubler les fatigues de l'étape, et la rencontre inopinée d'un convoi au croisement d'une route forçait le bataillon à stopper brusquement. Alors, d'un bout de la colonne à l'autre passait le monotone et fastidieux : « Qu'est-ce qu'il y a?... » — sans qu'aucune réponse pût nous renseigner jamais. Est-ce la peine de faire une pause? On attend, on hésite, et bientôt un homme, puis deux, puis toute la section se couchent dans les fossés de la route, comme résignés au sort incertain qui les attend. Ah! ces arrêts incompréhensibles, auteurs de désordre et de lassitude, ces arrêts qui, par les à-coups qu'ils produisent, donnent l'impression d'un manque de méthode, comme ils me sont restés gravés douloureusement dans l'esprit!

Le bataillon était, d'autre part, atteint de dysenterie. A chaque instant on voyait des hommes tomber sur le bord de la route et gémir de douleur. Cependant, nous avancions toujours. Le commandant, en tête de son bataillon, marchait à pied. Je vois encore sa grande ombre se profiler dans la nuit. Son exemple servait de modèle. « Nous arriverons, disait-il, nous arriverons, alors même qu'il n'y aurait que mon fanion et moi pour le prouver!... »

Mais où arriverons-nous? Cette question me tourmentait l'esprit. Rien n'est plus obsédant que le sentiment de l'inconnu. Une nuit que je marchais en tête du bataillon, je me rappelais cette chanson de marche dont l'air est fastidieux comme la marche elle-même, et que chantaient les sapeurs d'un régiment venant de l'Est,

devant prendre garnison à Saint-Nazaire. Ils interrogeaient les passants étonnés afin de savoir où se trouvait ce paradis que jamais ils n'atteignaient. L'écho même ne savait que leur répondre :

Où est donc Saint-Nazaire ?
Répétait l'écho indécis.
C'est peut-être au bout de la terre,
A moins que ce n'soit par ici.

Et moi-même je répétais toute la nuit, en balançant la tête, l'esprit incapable de formuler une autre idée : « Où est donc Saint-Nazaire ?... »

D'ailleurs, tout le 15e corps devait subir un déplacement semblable au nôtre. Il devait être porté, dans les premiers jours de septembre, de Lorraine en Haute-Marne, afin de prendre part à la deuxième phase de la bataille de la Marne. Cette marche de flanc, à l'abri de la place forte de Toul, fut aussi opportune que pénible. Faite de nuit, afin d'en masquer l'exécution, elle nous permit d'arriver à temps pour contribuer aux échecs que l'armée du duc de Wurtemberg subit entre Saint-Dizier et Bar-le-Duc.

Les dénigreurs non informés, qui se sont permis de porter une appréciation « de salon » sur les troupes du 15e corps, n'ont pas su ou n'ont pas voulu souligner l'importance de ce déplacement. Pourtant, après avoir combattu sans répit en Lorraine, après avoir parcouru plus de cent kilomètres sans repos, le 15e corps vint juste à temps pour combler un trou qui se trouvait entre les IIIe et IVe armées. Nous reviendrons sur ce point.

*
* *

Nous étions, à cette époque, sans aucune nouvelle de ce qui pouvait bien se passer en France. Nous pensions

qu'il devait se livrer dans le Nord, le long de la frontière franco-belge, de gigantesques combats. Nous espérions y participer, et être portés du côté de Mézières, Valenciennes ou Lille. Nous pensions aussi que les mers du Nord, entre les côtes de la Norvège et de la Grande-Bretagne, devaient être le théâtre de formidables engagements navals. Nous évoquions la vision des lourds cuirassés modernes s'enfonçant dans les eaux froides, engloutissant les combattants. Mais nous ne pensions pas que, d'une part, les hordes germaniques s'étaient avancées jusqu'à la Marne, que, d'autre part, la guerre navale se résumait, pour les Allemands, à des actes d'humiliante piraterie.

Or, un matin, en arrivant au cantonnement, à Badonvilliers, ce me semble, un officier d'administration vint à nous, brandissant un journal.

— Il y a du nouveau ? lui crions-nous.

— Oui, nous répondit-il ; les uhlans sont à Rambouillet, et le Gouvernement est parti pour Bordeaux !...

Nous le regardons, anéantis, ne sachant que dire ou que penser. Décidément, nous n'étions bons à rien... La France, comme le disaient nos ennemis, était dégénérée. 1914 devait douloureusement rééditer 1870. Et, tandis que les larmes nous montaient aux yeux, que je me laissais aller — à tort — au découragement, je me souviens qu'un colonel du génie m'agrippa par le manteau, me poussa contre une maison pour me montrer comment, avec un simple mur, on pouvait se ménager un parfait abri contre l'artillerie. Il entrait dans de nombreux détails, et plus il voulait m'expliquer son procédé, plus il me portait sur les nerfs. C'est bien le moment, pensais-je, de me soumettre de telles remarques. Elles sont noyées dans l'importance et la grandeur tragique des événements que nous venons d'apprendre. J'avais tort,



(*Extrait de l'Album* Gerbéviller, *par V. Prouvé*.)

Gerbéviller. — Barricade au tournant de la Mortagne.

— je le répète — et je le reconnais. Car c'est dans la persistance à n'oublier ainsi, même dans les malheurs, aucun élément de succès, que surgit, un jour de gloire, la victoire pour laquelle on a tant combattu !

*
* *

Durant ces marches, lorsque nous passions dans un village, les gens nous regardaient avec quelque inquiétude. Que font-ils, ceux-là, et où vont-ils ? Ne se sauveraient-ils pas, par hasard, et les Prussiens ne les poursuivent-ils pas ? J'avoue que je me servis parfois quelque peu de la terreur du Prussien pour contraindre moralement quelque paysan rapace à nous céder, moyennant finance, ses légumes ou un poulet. Je dis une fois à une vieille bonne femme méfiante :

— Si vous ne me vendez pas ce poulet, les Prussiens vont bientôt vous le prendre ; car « ils arrivent » !...

Il s'agissait d'ailleurs pour moi d'entretenir avec quelque diversité l'ordinaire de nos repas, et cela est d'une grosse importance. Mieux on mange, plus on est gai, et plus on est gai, plus on est courageux. Mon camarade, le lieutenant S..., « ménagère » incomparable, m'apportait une aide appréciable, et, lorsque nous partions en chasse, lui d'un côté et moi de l'autre, il était rare que nous nous retrouvions les mains vides. Je voudrais pouvoir me rappeler le menu du repas que nous fîmes à Barisey-la-Côte pour déplorer le départ d'un de nos chefs, le capitaine N..., promu commandant dans un régiment de ligne. Il se termina par une glorieuse omelette au punch, qui fut à son endroit un discret reproche ; car ce plat prend le nom, en terme militaire, d'omelette du fantassin.

Dans les cantonnements que nous avons traversés, nos

chasseurs étonnaient les indigènes par leur politesse et leur tranquillité :

— On ne les entend pas, me disait une vieille en hochant la tête ; ils ne font aucun bruit.

Je pense que la fatigue en était la cause première. Mais l'habitude des cantonnements alpins, d'une part, le côté taciturne du chasseur, de l'autre, y étaient pour quelque chose. « Le chasseur alpin, disait en riant mon capitaine, a trois qualités en trois S. Il est stupide, sale et sournois. Trois qualités peu bruyantes, ma foi ! »

J'avais beau lui objecter que la stupidité apparente du chasseur n'était, au fond, que la sérénité de ses sentiments ; sa prétendue saleté, la simplicité de ses mœurs ; le côté sournois de son caractère, enfin, le silence qu'il observe dans ses jugements. Autres qualités en trois S ! Mon capitaine n'en voulait cependant pas démordre et répliquait :

— Ce sont de bons mulets, et le meilleur caporal que j'aie jamais eu dans mes chasseurs est celui que je viens de noter ainsi : Au cantonnement, fait un bon quatrième à la manille ; au combat, suit bien sa section !

Mon vaillant capitaine plaisantait par habitude. Mais je sais que, lorsque, passé commandant, il dut, lui aussi, abandonner « ses bérets », il en eut un bien gros chagrin.

* * *

Le 6 septembre au soir, pour nous éviter une étape, on nous embarque en chemin de fer à Mauvages. A minuit, nous débarquons à Nançois-Tronville, et nous voilà en route vers Bar-le-Duc.

Tandis que, harassés de fatigue, nous couvrons l'étape, tout le long de la route nous croisons l'exode lamentable des paysans chassés de leurs villages par l'invasion.

Cette fois-ci, il n'y a plus de doute, les Allemands ne sont pas loin. Je ne connais rien de plus douloureux que la fuite éperdue de ces populations rurales, quittant le terroir, abandonnant leur pauvre maison, se dirigeant n'importe où, sans but précis, et ne songeant qu'à une chose, partir, s'en aller plus loin. Il n'est pas non plus de spectacle plus significatif.

Toute la nuit, nous avons croisé des voitures attelées en hâte où se pressait toute une nombreuse famille; des piétons aussi, portant leurs hardes dans un linge blanc; des paysans emmenant avec eux leur vache ou un vieux cheval étique. J'ai le souvenir notamment d'une vieille grand'mère qui s'était endimanchée pour l'occasion, afin d'emporter sur elle toutes ses richesses, et qui poussait péniblement dans une brouette de campagne un petit gamin. Pauvre gosse, il en était tout heureux et soufflait désespérément dans un mirliton.

Que la guerre soit pour nous cruelle, cela est acceptable après tout. Nous sommes soldats pour nous faire tuer noblement. Mais pour qu'elle chasse ainsi devant elle des innocents, il faut que la guerre actuelle soit menée par les Barbares que nous connaissons.

*
* *

Harassés de fatigue, « marchant plus avec le cœur qu'avec les pieds », lorsque le matin du 7 septembre se leva, nous entrâmes dans Bar-le-Duc. Pour la première fois, nous avions laissé des traînards en route. Le bataillon était émietté, désagrégé, et pourtant il avançait toujours. Les gens de Bar-le-Duc nous regardèrent passer avec une douloureuse émotion. On ne lisait dans leurs yeux aucun reproche; car ils sentaient que nous ne pouvions faire d'effort plus grand.

Ils se représentaient, dans leur imagination de gens de la plaine, des chasseurs alpins hardis et infatigables, gravissant les pics, traversant les glaciers, et suspendus sans cesse aux cordes qui les empêchent de tomber dans le gouffre... Et ils virent défiler simplement devant eux le bataillon-fantôme.

Le soir même du 7 septembre, derrière la forêt des Trois-Fontaines, au nord de Bar-le-Duc, ce même bataillon s'était reconstitué, sans qu'un homme manquât à l'appel. Durant toute la journée, nos braves chasseurs, un par un, avaient retrouvé leur unité, tant est grande la force de cohésion imprimée à une troupe habituée à la discipline en temps de paix !

Le lendemain, le 8 septembre, ce même bataillon encore se lançait à l'assaut de Vassincourt comme à une première fête. Et quelques jours plus tard, le 13 septembre, après la prise glorieuse de ce village et quatre jours de lutte incessante, ce même bataillon traversait à l'aube la ville de Bar-le-Duc, se dirigeant vers le nord à la poursuite des Allemands qui fuyaient. Je pense que la population de Bar-le-Duc sut, ce matin-là, nous juger.

II

UN ÉPISODE DE LA BATAILLE DE LA MARNE COMBAT DE VASSINCOURT

(9 au 12 septembre 1914)

Les combats qui se livrèrent, du 8 au 12 septembre, autour de Revigny, Sermaize et Vassincourt, constituent un épisode de cette lutte gigantesque à laquelle l'Histoire a donné le nom de bataille de la Marne. Je voudrais en quelques mots situer cet épisode dans le cadre général de nos opérations. Car ce sera pour moi une occasion de mettre en relief l'importance des succès remportés alors par l'aile droite de notre armée, succès faisant glorieusement suite à ceux remportés par l'aile gauche et qui constituent, à vrai dire, une deuxième phase de la bataille de la Marne, une deuxième victoire également.

*
* *

Rappelons donc rapidement les événements qui se passèrent du 6 au 12 septembre. On sait que le flot envahisseur, venu du Nord, avait traversé la Marne le 5 septembre (1), que l'aile droite allemande, sous le com-

(1) L'armée envahissante se composait alors, de la droite à la gauche, des armées de von Klück, von Bülow, von Hausen, du prince de Wurtemberg et du Kronprinz.

mandement du général von Klück, avait abandonné sa marche sur Paris, se dirigeant, comme le reste de l'armée, sur la vallée de la haute Seine, et ne laissant, face à la capitale, qu'une flanc-garde insuffisante (1).

Le premier plan de l'ennemi était, à ce moment-là, de rabattre notre armée vers l'est, en enveloppant son aile gauche afin de l'anéantir, tout en la coupant de Paris.

Au contraire, c'est l'aile droite allemande qui allait être menacée, dès le 6 au soir, par l'armée de Maunoury, renforcée ensuite des troupes de Paris qui surgirent brusquement sur les flancs du général von Klück. Or, tandis que von Klück devait renforcer sa flanc-garde pour parer à cette attaque imprévue, toute l'armée allemande se butait à l'ensemble de nos forces, disposées admirablement en un formidable arc de cercle, qu'étayaient à l'est et à l'ouest les camps retranchés de Verdun et de Paris (2).

Devant une telle barrière, les Allemands furent contraints de suspendre leur marche en avant. Bien plus, von Klück, comprenant le danger d'enveloppement dont il était l'objet, dut ramener, dès le 8 septembre, le gros

---

(1) Le changement de direction de l'armée de von Klück, qui, descendant d'abord la vallée de l'Oise, obliqua brusquement vers le sud-est, semble avoir déconcerté certaines personnes. Il est, au fond, très naturel. Qu'aurait fait l'armée de von Klück devant la capitale, dont ce général n'ignorait pas les moyens de défense, alors que notre armée était encore pleine d'entrain et de force et nullement disloquée ?

On ne fait pas la guerre en prenant des places fortes ou des villes. On n'obtient la victoire qu'en détruisant les armées ennemies. A la guerre, il n'est point d'objectif « géographique ». Il n'est que des objectifs « humains ».

C'est là un des principes primordiaux, sans doute... à condition toutefois que l'objectif géographique dédaigné ne soit pas une capitale comme Paris, dont la prise aurait été un élément de succès que personne n'aurait pu contester.

(2) Ces forces se composaient, de la gauche à la droite, des divisions anglaises, des armées de Franchet d'Esperey, de Foch, qui avait quitté le 20e corps, de Langle de Cary et de Sarrail qui avait pris la succession de Ruffey.

de ses forces en arrière, et faire face à l'ouest avec ses réserves. Si ce changement de front fut heureux de sa part, il n'en est pas moins vrai, cependant, qu'il déclancha le recul général, qui, comme un frisson, allait se propager tout le long de la ligne adverse, — ligne singulièrement ébranlée aussi par notre résistance acharnée et par les effets du 75, dont la bataille de la Marne est en quelque sorte la consécration et la glorification.

Von Bülow commence à son tour, le 9, son mouvement de repli, repli que l'offensive spontanée de l'armée de Foch (7e armée) allait changer en retraite. Le 9 septembre au soir, l'aile gauche allemande fuyait vers le nord, tandis qu'avec une joie sans bornes, les poursuivants la précipitaient dans la Marne. Mais le centre tenait bon. Le général von Hausen, avec la Garde impériale et les Saxons, persistait à conserver le terrain dans la plaine de Champagne. Le mouvement en avant de Foch menaçant son aile droite, il fut obligé à son tour de se retirer en arrière. La Garde impériale de Sa Majesté Guillaume II commençait le repli, et ce fut là une répétition de ce qui s'était produit dans l'armée de von Klück (1).

A l'aile gauche enfin, le prince de Wurtemberg et le Kronprinz ne considéraient nullement la partie comme perdue pour eux. Et non seulement ils se tenaient sur la défensive, mais, durant la journée du 9 et surtout la nuit du 9 au 10, ils lancèrent de nouveau leurs soldats, avec une impétuosité et une rage dignes de futurs monarques, à l'attaque de Langle de Cary et de Sarrail.

C'est un point qui n'a, je crois, pas été suffisamment souligné. N'ayant pas réussi dans leur manœuvre débor-

---

(1) L'État-major allemand, amoureux désespérément de la manœuvre par enveloppement, a eu là une double occasion, en ces instructives journées, d'en saisir toute l'importance.

dante, les Allemands paraissent avoir changé de plan stratégique avec assez de logique et d'opportunité. Ils semblent avoir voulu pousser leur aile gauche de l'avant, afin de couper nettement en deux nos forces de l'ouest de nos forces de l'est, se jeter successivement sur ces deux groupements isolés, non ravitaillés et non renforcés, afin de les anéantir séparément [1].

Mais les armées de Langle de Cary et de Sarrail ne cédèrent pas un pouce de terrain, le premier couvrant Vitry-le-François et le second Bar-le-Duc. Et nous en savons quelque chose! Car le 15e corps fut amené juste à temps pour prendre sa place d'honneur entre ces deux armées. C'est lui qui dut tenir la boucle de l'Ornain et du canal de la Marne au Rhin qui emprunte cette rivière. Tous les officiers et les soldats qui luttèrent sur ce terrain comprirent bien que, si les Allemands passaient la boucle en descendant par la forêt des Trois-Fontaines sur Vassy et les vallées de la haute Marne, de l'Aube et de la haute Seine, ils auraient en quelque sorte réparé leur échec à l'aile droite [2].

L'épisode de Vassincourt va mettre en relief cette assertion.

*
* *

(1) C'est là ce qu'on appelle la manœuvre sur les lignes intérieures, le prototype de la manœuvre napoléonienne. Mais les émules orgueilleux du « Maître » avaient sans doute oublié que, pour qu'une telle manœuvre réussisse, il n'est pas bon de se buter à des généraux qui les égalent, et à des hommes qui savent se faire tuer autrement que les combattants d'Iéna ou d'Auerstædt.

(2) Il faut souligner l'extrême habileté du général Sarrail qui, avec deux corps d'armée seulement, les 5e et 6e, sut maintenir intangible la place forte de Verdun, c'est-à-dire le point d'appui de droite. Il ne faut pas oublier non plus la résistance acharnée des troupes de Lorraine gardant le front Toul-Epinal. Si, à ce moment-là, le kronprinz de Bavière avait réussi à passer entre les deux places fortes et à tomber sur les derrières de notre aile droite, je crois que nous aurions eu l'occasion inespérée et... désespérée de nous faire casser la figure avec honneur.



Extrait de l'Album Gerbéviller, *par V. Prouvé.*)

GERBÉVILLER. — Le clocher de l'église.

7 septembre.

Le bataillon s'est reconstitué au nord-ouest de Bar-le-Duc, sur la crête de Vesles. Toute la journée, un par un ou par petits groupes, nos chasseurs rejoignent leur unité.

« Les poussins égarés retrouvent l'aide protectrice de leur mère... », s'écrie un camarade.

Et de fait, il était touchant de voir ces hommes, clopin-clopant, finir par retrouver leur place de combattants.

Il fait une chaleur lourde. Nous apercevons au loin vers le nord, dans la direction de Laimont et Louppy-le-Château, de l'autre côté du canal de la Marne au Rhin, comme de légers flocons de nuage. Ce sont les éclatements des artilleries adverses.

Je vais derrière une petite crête pour juger de l'effet du spectacle qui m'est offert. Mais je me rends compte que je ne suis pas seul : derrière un arbre, un civil, muni d'une lunette, fait de même. Je passe derrière lui, je le renverse sur le dos, pour lui apprendre à s'initier, bien que profane, aux secrets du combat. J'appelle un de mes chasseurs, qui l'empoigne par le collet et le conduit au commandant. Ce qu'il advint de lui, je n'en sais trop rien. Espionnage ou curiosité procèdent trop souvent d'une façon semblable...

A 3 heures, nous recevons l'ordre de nous porter en avant sur la ferme du Goulot. Nous n'avons rien mangé depuis deux jours, et la ferme est pleine d'oies, de canards, de poulets, etc... Je vais trouver le fermier pour lui acheter des canards. Je me dispute avec lui, car il en veut un prix exorbitant. Il ne cesse de me répéter pour excuser sa rapacité :

« Je suis un bon Français, je suis un bon Français !... »

Au moment où, tout joyeux, nos hommes plument les

volatiles, l'ordre du départ nous parvient juste à propos. Il en est toujours ainsi !...

Nous marchons vers le village de Mognéville. Nous longeons la lisière de la forêt des Trois-Fontaines, où quelques uhlans, précédant l'avant-garde allemande, se sont aventurés. La nuit est tombée, et nous arrivons devant Mognéville en formation déployée. Brusquement, le bataillon stoppe. Nous attendons en vain la reprise du mouvement.

La lune s'est levée, et la nuit s'annonce calme et belle. Puisque aucune instruction ne vient nous tirer d'embarras, nous nous roulons dans nos manteaux et nous couchons sur le sol. Voilà bien l'agrément de la vie de campagne ! On se couche là où l'on se trouve. Il est inutile de prendre un tramway pour réintégrer le logis. Comme par hasard, nous sommes dans un champ de betteraves. Oh ! ces champs de betteraves des plaines du Nord ! J'en garde le souvenir hallucinant, car combien de fois ils furent le théâtre de nos luttes et de nos peines !

Cependant, nous passâmes une nuit à la belle étoile qui, pour une fois, mérita son épithète, sans que la pluie vînt nous transpercer les os et la peau.

8 septembre.

A 3 heures du matin, nous recevons l'ordre de mouvement. Le village de Mognéville, que nous croyions occupé par les Allemands, l'est en réalité par des chasseurs. Nous le traversons, nous nous engageons dans les bois, puis, brusquement, nous remontons vers le nord, sur le village de Vassincourt. Nous suivons le vallon de la Buse, charmant, délicieux, exquis de fraîcheur matinale, — et que nous aurions trouvé tel en d'autres circonstances !

Vassincourt avait été sérieusement mis en état de

défense par une brigade wurtembergeoise. Ce village se trouve sur une éminence qu'entoure une série de crêtes. Ma compagnie reçoit comme objectif l'une d'entre elles, et doit servir de liaison entre deux bataillons. Pour s'y porter, nous nous partageons le travail, mon camarade et moi. Il se dirige vers la droite, et moi vers la gauche. Mais il n'est pas facile d'aborder cette crête. L'ennemi la tient en surveillance et, d'une certaine ferme dite la Tuilerie, il dirige sur sa ligne de faîte un feu nourri, chaque fois qu'un élément veut y prendre position.

Je suis perplexe et je cherche une solution ingénieuse au problème qui m'est posé, lorsque j'aperçois derrière moi le commandant qui, rêveur, contemple un énorme tas de bois... Il me dit :

« Si vous faisiez prendre un fagot de bois à chacun de vos hommes, ils auraient là un masque excellent pour s'avancer sans être vus. »

Et nous voilà déployés en tirailleurs, avançant lentement sur la crête, poussant devant nous ce nouveau genre de couvert. C'est la poussée offensive des buissons qui marchent. Et ceux qui soutenaient que, dans la guerre moderne, la ruse et les moyens de fortune ne seraient plus de mise, verront une fois de plus qu'ils se sont bien trompés !

Arrivés ainsi sans pertes jusqu'à un fossé, brusquement je donne l'ordre d'ouvrir le feu, et la fusillade réconfortante — celle qui émane de notre ligne — apporte, comme toujours, parmi les hommes, l'entrain et la gaieté. Suivant le terme consacré, c'est la soupape de la peur. Au milieu du crépitement des balles et des bruits divers du combat, j'entends non loin de moi le cri répété et stupide d'une oie apeurée. C'est la fidèle compagne d'un de mes chasseurs qui la traîne depuis hier

soir de la ferme du Goulot. Il n'avait pas voulu la sacrifier sur l'autel du dieu des victuailles guerrières. Et pendant plusieurs jours, il la traîna avec lui.

« Elle s'est bien comportée au combat, me disait-il. Elle mérite de vivre encore quelques heures. Du reste, elle nous portera bonheur. »

Nouvelle oie du Capitole, elle devait, durant les marches qui suivirent, réveiller en nous bien souvent l'entrain qui sommeillait.

La section de mitrailleuses du lieutenant C... est venue s'installer à notre gauche. Bien dissimulée derrière un bosquet, elle a pris comme nous pour objectif la ferme de la Tuilerie, sur laquelle, vraiment, nous faisons pleuvoir un feu d'enfer. Mes hommes s'excitent et accompagnent leur tir de réflexions et de cris de joie.

Mon doux élève ecclésiastique vient d'apercevoir près de la ferme un Allemand qui rampe avec peine. Il le prend à partie et se met à tirer dessus avec fureur. Son camarade, le digne voltairien, le rappelle à l'ordre et lui dit :

— Tu tires sur un blessé !

— Oh ! non, répond-il, il fait semblant de l'être...

Et mon chasseur, futur prêtre et servant de Dieu, met en joue son bonhomme une dernière fois et tire sur lui, en ajoutant :

« D'ailleurs, tant mieux. Je le tuerai plus facilement. »

C'est ainsi que la mentalité de l'homme change dans l'ardeur du combat.

J'entends des cris de souffrance et des appels venant du bosquet où se trouve la mitrailleuse : c'est un de mes jeunes sergents, nouvellement promu, qui vient de recevoir une balle dans le genou. Le caporal Séassal, pourtant peu émotionnable, mais que ces cris gênent pour son tir, se retourne furieux et vocifère, couvrant le bruit de la bataille :

« Tais-toi, sergent, tu beugles comme un cochon qu'on abat! Tu as la blessure heureuse, et tu vas faire peur aux Allemands !... »

La lutte bat son plein. Nous apercevons des groupes d'Allemands qui se défilent du village de Vassincourt sur la ferme de la Tuilerie. Ce sont des fuyards, talonnés, la baïonnette dans les reins, par une charge du 112e d'infanterie. Cette charge mena les braves fantassins jusqu'à l'entrée du village. Mais elle ne put être poussée plus loin, car ceux qui l'avaient conduite furent tous fauchés par les mitrailleuses ennemies.

Cependant nous en profitons pour tirer sans relâche sur ces groupes d'Allemands. A chaque fois que l'un d'entre eux dessine son mouvement, la mitrailleuse se met en branle. Et c'est un plaisir que de voir les ennemis tomber, s'affaisser sur le sol en esquissant les gestes de la souffrance, du râle ou de la mort. Vraiment, cela réchauffe le cœur. Tout va bien. Nous n'avons plus qu'une dépression à traverser, la contre-pente à gravir, et nous entrerons dans le village. Je rumine en moi ce projet, et je me réjouis à l'avance de pouvoir pénétrer le premier avec mes hommes dans Vassincourt. Je crie, joyeux, au lieutenant C... :

« Si j'avance, soutenez-moi bien par votre feu. »

Or, à ce moment, nous entendons, dans le vallon entourant l'éminence où nous sommes, un bruit lointain de fifres et de tambours accompagné de chants. Ce bruit va s'accroissant, devient plus rapide, désordonné, haletant. Ce chant, d'abord plutôt lent comme une mélopée ou comme une marche funèbre, fait place peu à peu à des cris sauvages. Tous ces accents divers montent du vallon et couvrent le bruit du combat. Qu'y a-t-il, mon Dieu, qu'y a-t-il ?...

Un chasseur, placé en observateur sur notre gauche, accourt, affolé, auprès du lieutenant C... :

— Mon lieutenant, on se replie, on se replie.

— Qui, *on?*

— Je ne sais pas. On se replie !...

Je me porte un peu en arrière. J'aperçois alors dans le vallon de la Buse un spectacle dont l'évocation n'est possible que pour ceux qui sauront le contempler « avec les yeux de la tête ». Avec des mots physiques, comment rendre l'impression physique de l'énormité physique! Toute une brigade allemande, au pas de course, prononce sur notre gauche une contre-attaque. Notre gauche a faibli... Nous sommes débordés. Les uniformes gris déferlent dans la prairie. Ils semblent poussés par une force invisible, et bien qu'ils commencent à tomber en grand nombre, on en voit toujours d'autres qui les remplacent. C'est à la fois beau, terrifiant. Et je regarde un instant cette masse humaine qui progresse, le cœur travaillé par de multiples émotions.

Déjà, le lieutenant C..., ayant compris la situation, s'est replié sur le gros du bataillon. Il faut qu'à mon tour je prenne une décision. Je change brusquement de front. Je déploie sous le feu mes deux sections face à gauche. Et du tertre où nous sommes maintenant placés, nous attendons la marée qui doit monter jusqu'à nous.

Mon camarade, avec le reste de la compagnie, est venu également prendre sa place, face à gauche. Notre mission et notre devoir sont nettement indiqués. Il s'agit de résister sur le mamelon, afin de permettre au bataillon de prendre de nouvelles dispositions.

Voilà que, de la contre-attaque allemande, se détachent des unités qui montent vers nous. A travers les vergers, elles se déploient pour l'assaut, précédées par leurs éclaireurs de terrain qui se portent d'arbre en arbre.

Et toujours ce bruit de fifres qui redouble, cette musique monotone et lancinante dont je ne saisis vraiment pas les accents guerriers, mais qui sait donner du courage, malgré tout, aux combattants allemands.

Nous avons ouvert le feu sur l'ennemi qui approche. Cela ne sert à rien. Les voici à quelques mètres. Le moment suprême est arrivé, le moment de faire ce geste qui couronne et sanctifie la carrière de tout soldat. Nous allons contre-attaquer et dégringoler sur les Allemands. Une grande joie pénètre en mon âme, une joie physique, matérielle : c'est une bouffée de chaleur qui semble monter du fond de l'être, un frisson qui court tout le long du corps.

Je tire mon revolver. Déjà, sans en avoir reçu l'ordre, mes hommes ont mis baïonnette au canon. Ils sentent la situation et pressentent son issue. Ils ont cessé de tirer et, les yeux tendus, semblent attendre, anxieux, le déclanchement de la ligne. Alors, sans trop me presser, confiant et rasséréné par l'ardeur que je lis dans leurs yeux, je les dépasse. Ils se groupent derrière moi, instinctivement. Je crie de toute la force de mes poumons :

« En avant ! A la baïonnette ! »

Alors, tout cela se met en mouvement, dégringole la pente, tout cela gueule, tout cela vocifère, et les uniformes bleus se précipitent et tombent dans la masse allemande.

Ce qui s'est passé durant cette minute-là, je n'en sais véritablement rien. Je vois encore quelques détails, mais l'ensemble se noie comme dans un brouillard. Je vois mon brave petit chasseur Cabannes, nous ayant tous dépassés de 5 à 6 mètres, et brandissant son arme, fou, glorieux, épique [1]. Je l'évoque, enfonçant sa baïonnette

(1) Le chasseur Cabannes a reçu quatre coups de baïonnette allemande, et, actuellement, il est de nouveau retourné sur le front.

dans le ventre des Allemands qui l'entourent. Quel plaisir il doit éprouver à faire pénétrer le fer de son arme dans la peau de l'ennemi, à l'embrocher, à le transpercer et à le faire crever comme une charogne !...

Je vois un officier allemand qui s'est appuyé contre un arbre et qui, à trois pas de moi, se permet de me mettre en joue. Je lui tire dessus, comme je tire sur tout ce qui est devant moi. Au même moment, un de mes hommes le cloue contre l'arbre avec sa baïonnette. Je me dis : « Il est bien achevé. »

Je vois encore l'un de mes hommes qui s'est trop avancé. Au moment où il se retourne, un Allemand le poursuit et lui plonge sa baïonnette dans les fesses. Mon chasseur se retourne, furieux et rageur, et, en réponse, lui plante la sienne en plein dans la figure, et, par un hasard prodigieusement heureux, dans la bouche.

Je vois enfin un blessé allemand, attrapant un de mes chasseurs par le pied, le faisant trébucher sur lui-même. Et j'ai dans une vision la conscience d'un corps-à-corps de deux hommes roulés sur le sol, et se servant de leurs baïonnettes comme poignards.

Enfin, c'est fini pour le moment. Je m'aperçois que nous avons rejeté les Allemands dans le fond du ravin. Mais ils vont revenir, ils sont trop nombreux. Je me porte sur la gauche, où mon camarade a subi une semblable attaque. Je le trouve dressé sur la crête, les yeux illuminés et comme resplendissants. Il n'était pas blessé non plus. Je lui crie :

— Nous les avons refoulés. Ils vont remonter. Que faut-il faire ?

— Recommencer !...

Le bataillon n'a pas eu le temps encore de faire face à cette attaque. Je recharge mon revolver, et cette fois-ci



(*Extrait de l'Album* Gerbéviller, *par V. Prouvé.*)

GERBÉVILLER. — Crépuscule.

j'ai l'idée de prendre dans l'autre main un browning que je porte sur moi. Je retourne vers mes hommes. La deuxième attaque allemande se dessine. Ils remontent vers nous avec une impétuosité semblable à la première, toujours entraînés par les phrases musicales, lugubres et criardes à la fois, de leurs petits fifres de combat.

Cette fois-ci, mes hommes n'attendent pas mon commandement. Nous nous déclanchons tous spontanément et tombons sur les assaillants. C'est de nouveau la mêlée sanglante, le corps-à-corps brutal et enivrant, où l'âme guerrière du soldat français se révèle dans toute sa splendeur. Les vieux comme les jeunes, les trembleurs comme les audacieux, tous, en ces minutes-là, apprennent à mépriser la mort pour eux-mêmes et à la semer chez l'ennemi.

Mes deux revolvers sont déchargés. J'attrape la baïonnette de l'un de mes hommes tombé à mes côtés, et à mon tour, l'âme enivrée, je joue de l'arme blanche. Il n'y a plus de chefs, il n'y a plus de troupiers, il n'y a que des hommes qui défendent leur peau, qui se précipitent en avant, la bouche ouverte, les traits contractés, le regard halluciné. On marche sur les blessés et sur les morts, Allemands ou Français, uniformes grisâtres ou bleus. On entend leurs cris de douleur et d'agonie. Et pour la seconde fois, on s'aperçoit que l'ennemi a fait demi-tour.

Oh ! la baïonnette française ! C'est le superbe instrument de la vengeance. Elle est souple et gracieuse comme notre langue, affûtée et fine comme notre esprit, acérée et mordante comme notre âme en révolte. Elle a quelque chose de féminin, de câlin presque, de trompeur. Elle n'a pas de sa rivale allemande le tranchant bref et qui veut être définitif. Ce n'est pas une lame, c'est une pointe. Son œuvre n'en est que plus profonde. Car

elle ne coupe pas, certes, mais elle pénètre facilement, proprement, sans laisser de trace sanglante de son passage, jusqu'au cœur même qui mérite le châtiment.

Je retourne vers mon camarade. Cette fois-ci, il est temps de nous rabattre sur le bataillon. Notre mission est terminée. Mon camarade me dit :

« Passez devant ! Ma place est derrière... »

Je cours avec mes hommes vers un petit bois. Nous sautons un ruisseau. Mais les Allemands sont arrivés pour la troisième fois sur le mamelon. Ils ont ouvert un feu d'enfer sur nous. Je reçois dans le bras une balle en séton. Nous sommes à la lisière du bois. Nous rallions nos hommes et les déployons de nouveau, face à l'ennemi.

L'attaque allemande, d'ailleurs, n'a pu parvenir très loin dans le fond du vallon. Certes, elle a réussi à dégager le village de Vassincourt que nous serrions de près, mais elle n'a pas eu d'autre effet. J'ai dû quitter mes hommes pour aller me faire panser à l'arrière. Avant de partir, je les compte et j'en trouve environ quarante-huit. Nous étions partis cent vingt !... Mais nous avions rempli le rôle qui nous incombait pendant cette lutte : nous avions gardé la gauche du bataillon. J'avais eu l'occasion d'accomplir, ce matin-là, le geste qui résume, explique, consacre et ennoblit la carrière, le geste de l'assaut, et d'un assaut à la française. J'avais connu les joies sublimes du corps-à-corps...

*
* *

Notre attaque sur Vassincourt a donc échoué. La division en entier a été obligée de se replier en arrière. Il faut remettre de l'ordre dans les unités. Sur la crête de Vesles, les différents corps se regroupent peu à peu. Ils arrivent l'un après l'autre. Les hommes sont épuisés.

On lit dans leurs yeux la fatigue. Ils se traînent misérablement. L'échec de cette journée leur enlève le courage indispensable pour continuer la lutte. La nuit tombe, et la mélancolie du soir semble les pénétrer.

Et, cependant, notre bataillon se reforme. Tandis que nous attendons les ordres, anxieux de ce qui va survenir, le commandant fait appeler les officiers et leur dit :

« Tenez-vous prêts à partir dans une demi-heure ; la division va recommencer cette attaque. »

J'avoue qu'il passa presque, dans le cœur de quelques-uns d'entre nous, comme un sentiment de révolte. Nous n'avions pas mangé. Nous n'en pouvions plus. Pourtant, quelques jours plus tard, nous comprîmes l'interprétation qu'il fallait donner à cet ordre. Il nous semblait dur. Il n'était empreint que d'une énergie farouche. Il nous semblait barbare. Il avait le caractère d'une fatalité nécessaire. Il était surtout une conséquence d'un ordre beaucoup plus général, du plan même du commandant en chef :

« L'heure des derniers sacrifices est arrivée. Il s'agit maintenant de tenir sur place et de mourir plutôt que de céder le terrain. »

Je vais trouver le commandant pour lui demander la permission de rester à l'ambulance. Mon bras me fait souffrir et la fièvre me gagne. Je suis contraint de rester en arrière pour me reposer. Et dans la brume du soir, sous la pluie qui commence à tomber, je vois partir mon unité qui marche de nouveau contre l'ennemi.

Je trouve une voiture de ravitaillement qui me mène à Bar-le-Duc. J'arrive en cette ville dans la soirée. J'entre dans une auberge. Une discussion orageuse anime les clients. Ces messieurs critiquent les opérations. J'ai surtout la souvenance de deux artilleurs d'une section de ravitaillement, qui se permettent de porter des appréciations sur les généraux Sarrail et Langle de Cary. Or,

on entend le canon qui tonne à quelques kilomètres de là. Et ils savent bien, ces stratèges de café, ce que cela signifie : des milliers de leurs camarades, dans la nuit, se font tuer pour empêcher la progression de l'ennemi. Cela ne les empêche point de parler à voix haute, comme pour couvrir celle du canon, de fumer un bon cigare et de boire leur café...

Tout d'abord, je les remets à leur place. Puis, le cœur navré, je songe à cette réalité curieuse qui fait que, le long des lignes adverses, il est une bande étroite de territoire où règnent, implacables, la souffrance et la mort. D'abord, la portion où les infanteries s'entrechoquent dans le corps-à-corps, ou bien se déciment par la rafale des mousqueteries ; puis, celle réservée aux artilleries qui échangent entre elles les produits de leur création. Alors vient brusquement derrière ces lignes de bataille une région où, malgré tout, malgré les échos du combat, malgré les blessés qui passent et les émigrants qui défilent, la vie n'en continue pas moins dans ses diverses manifestations.

Pourquoi, par exemple, l'armée du Kronprinz n'est-elle parvenue que jusqu'à Fains, à 5 kilomètres de Bar-le-Duc ? Pourquoi cette dernière ville a-t-elle été inviolée, et sa population épargnée ? Et même enfin, plus en arrière encore, pourquoi toutes les provinces françaises ne connaîtront-elles de l'invasion que les souffrances morales, mais aucune déprédation matérielle ? Eh bien ! dans ces heureux territoires, il y a de bonnes gens qui, certes, s'apitoient sur le sort de « leurs chers blessés », s'extasient évidemment sur l'audace de « nos héros », mais qui trouvent qu'il suffit, pour vaincre, de « prendre patience, de résister et de se faire tuer avec courage », ou au contraire, — ce qui est plus grave, — qui pensent que les affaires traînent, qu'il faudrait pousser de l'avant et

enfoncer l'ennemi. Ces derniers surtout, — « qui, de l'arrière, s'écrient toujours : En avant ! »... — sont les suspects. Il faudrait les traiter avec les égards dont la Convention nationale honorait les mauvais patriotes...

9 septembre.

J'ai décidé de retourner vers le bataillon, vers mes hommes. Même fatigué, même malade, je serai mieux parmi eux que parmi les gens dont j'ai entrevu hier soir la noblesse et l'élévation de caractère!... Je veux emporter pour mes camarades quelques provisions. Je ne trouve qu'un peu de pain... et des bonbons anglais.

Je retourne sur Vesles, où se trouve l'état-major du corps d'armée. Un officier me prend avec lui en automobile et me mène à travers la forêt, derrière la position de combat du bataillon. Tandis que je vais à la recherche de mes camarades, je tombe sur notre général de division. Il se trouve directement derrière la ligne de feu ; car la lutte bat son plein. Il est gai, plein d'entrain, comme toujours. C'est un vieux combattant de 1870 qui n'a pas froid aux yeux. Avoir fait 1870 comme sous-lieutenant, et 1914 comme général, c'est commencer et clore la carrière honorablement.

Au moment où je vais pour l'aborder, un obus tombe à quelques mètres de lui. Je le vois encore, après l'éclatement, se tourner vers ses officiers et leur dire avec mépris :

« C'est un pétard de carnaval. »

Et le souvenir lointain de la Côte d'Azur, cette évocation des fêtes galantes, où tout est élégant et propre, contraste singulièrement avec notre situation ; mais c'est très français.

Je me présente au général, et lui-même m'indique où

est le bataillon. Avec un bon sourire, il me désigne les tirailleurs bleus déployés à la crête. Il ajoute :

« Dépêchez-vous, mon petit ; je vois que vous êtes pressé d'aller les retrouver. »

Malgré les balles qui sifflent, j'ai bientôt fait de rejoindre sans encombre mon unité. Je serre la main à mon camarade, et je vais retrouver mes hommes. Bien que déployés le long d'un sillon, ils ont bientôt tous appris que je suis là, et j'entends passer comme un murmure le long de la ligne :

« Voici le lieutenant ! Il est revenu pour être de la fête. »

Dieu, que cela est doux au cœur ! Que cela est réconfortant ! Décidément, je suis chez moi...

Le 75, depuis le matin, fait des merveilles. Deux batteries, l'une du 5e corps, l'autre du 15e, sont venues se mettre en position, directement derrière notre ligne. Leur audace trouve sa récompense. Elles tirent de plein fouet sur toute attaque allemande qui veut déboucher de Vassincourt. Elles arrosent « comme il faut » les tranchées que les Allemands ont déjà creusées. Elles soutiennent nos lignes de fantassins ; car elles savent bien qu'en revanche, nous ne les laisserons pas prendre.

Le lieutenant C..., commandant la mitrailleuse, est monté sur un arbre d'où il peut observer tous les mouvements de l'ennemi. Il est joint à la batterie par un téléphone. Il accomplit sa mission d'observateur d'une façon peu ordinaire. Voilà ce que j'appelle la liaison des armes. Mais, pour qu'elle se réalise, il faut que les artilleurs n'aient pas trop peur de notre fréquentation... et des dangers qui en résultent. C'est curieux comme ils aiment les obus et détestent les balles !... Il faut aussi qu'ils n'aient pas trop le fétiche de leurs pièces. Le canon de 75, si merveilleux qu'il soit, n'est pas un drapeau, et

la perte d'une pièce n'est pas un désastre, si la position est enlevée.



Comme la veille, un mouvement d'offensive ennemie se dessine vers la gauche ; mais c'est une progression et non pas une attaque. Il y a même toute une fraction allemande qui a pu arriver jusqu'à notre hauteur. Il allait lui en coûter cher. Cette fraction, forte d'environ une compagnie, vient de creuser une tranchée pour y prendre position. Le lieutenant M... s'aperçoit que cette tranchée est juste en enfilade par rapport à nous. Il va trouver son camarade, le lieutenant C... et lui dit :

« Il y a là du bon travail pour ta mitrailleuse. »

Effectivement, les deux pièces sont mises en batterie. Le télémétreur détermine avec soin la distance de tir. Les tireurs, sans se presser, pointent en même temps leurs pièces sur l'objectif pris à partie. Nous sommes tous convoqués à venir nous placer autour de la mitrailleuse pour jouir du spectacle, et au commandement de « Feu » du lieutenant C..., les deux instruments de mort déclanchent une rafale à tir rapide, c'est-à-dire environ 600 coups par minute.

Le spectacle est d une beauté tragique ! Une seconde avant l'ouverture du feu, c'était dans cette tranchée la vie ardente et combative. Quelques secondes après son ouverture, la mort a fait son œuvre. Les balles entrent dans la tranchée par un côté et, en la suivant tout de son long, empêchent tout occupant d'en sortir. Je vois très bien encore un officier, debout sur le parapet, les bras grands ouverts, et s'érigeant comme une croix en plein ciel. Il tombe, figé dans cette position, la face contre terre. C'est ainsi que je le retrouvai, lorsque, deux jours plus tard, j'eus l'occasion de visiter cette tranchée. Elle

était alors remplie de cadavres ennemis qui nageaient dans leur sang. J'en comptai soixante-dix. Aucun n'avait été épargné. Les premiers, criblés de balles, les derniers, moins mutilés, mais dont la face semblait encore torturée dans la mort par le rictus de l'agonie.

Et, pendant ce temps, le 75 continue son œuvre. Je rampe en avant de la ligne de mes tirailleurs, pour juger d'un peu plus près des résultats acquis. J'aperçois, à un moment donné, les quatre éclatements d'une rafale tirée avec une telle précision, qu'elle tombe exactement dans une tranchée allemande. Ce qui en résulta, je n'en sais rien. Mais je vis sauter en l'air des bras, des jambes mélangés à des équipements, et le tout noyé dans la fumée qui montait de la tranchée.

Le soir tombe. Les nuages se sont amoncelés au-dessus du champ de bataille. Il n'est pas de claire journée qui résiste à la canonnade des artilleries déchaînées. La pluie se met à tomber. La nuit est maintenant complètement venue. Nous attendons toujours la contre-attaque allemande. Nos compagnies sont de nouveau groupées et poussées jusqu'à la crête, afin d'être prêtes à recevoir l'ennemi. Aucune ligne de tirailleurs ne nous précède. De la sorte, nous ne perdrons pas de temps lorsque l'ennemi s'avancera.

Nos hommes ont mis baïonnette au canon et se tiennent debout, enveloppés dans leurs grands manteaux. Je me retourne pour les regarder. Ils ont l'air de spectres glacés. Et la pluie tombe toujours, décevante, déprimante. Nous avons les yeux dilatés, les regards fixés dans l'obscurité. Un troupeau de moutons errant devant nous semble déceler un mouvement de l'ennemi. Dans la nuit, comme un écho funèbre, retentissent, du côté de l'adversaire, des appels désespérés : ce sont les blessés des tranchées allemandes qui réclament le secours de

leurs frères d'armes. Ce doit être en vain ; car, vers minuit, nous entendons distinctement les cris de : « *Franzosen, Franzosen !...* » C'est nous qu'ils appellent maintenant et veulent exhorter à la compassion.

De temps à autre un camarade vient nous trouver : « Alors, ils n'attaquent pas ?... »

Toute la nuit se passe ainsi, dans l'attente, dans la fièvre et la souffrance. Je suis appuyé contre un arbre avec mon camarade, et par instants il se penche sur moi, me demandant avec sollicitude :

« Vous ne souffrez pas ? »

Comme il a faim, je ne peux lui donner que ce que j'ai rapporté de Bar-le-Duc. Toute cette nuit, sous la pluie, en attendant l'attaque, nous avons sucé des bonbons anglais.

Quand le jour se lève, l'attaque n'a pas eu lieu. Tandis que nous pensions qu'une nouvelle offensive de sa part le pousserait de l'avant, déjà l'ennemi pliait bagages, et le gros de ses forces commençait la retraite précipitée vers le nord.

10 septembre.

Il y eut encore, durant cette journée, une série de combats autour du village. Pendant la nuit du 10 au 11, avant de l'abandonner d'une façon définitive, les Allemands y mirent le feu. Vassincourt flambait comme un brasier. De hautes colonnes de feu et de fumée montaient vers le ciel et éclairaient la nuit sinistrement. Elles étaient le symbole de la puissance allemande, l'expression des manifestations de sa haute culture !... (1)

---

(1) Avant d'abandonner Revigny et Vassincourt, les Allemands y mirent le feu en jetant, dans les foyers allumés par eux, soit du pétrole, soit des tablettes de poudre comprimée. Je tiens ces renseignements d'un prisonnier blessé que j'ai interrogé à Vassincourt. Il se déclarait *sozial-democrat* et, comme tel, il paraissait plus enclin à reconnaître la cruauté et la brutalité des troupes de l'empereur Guillaume.

En entrant dans Vassincourt, une odeur fétide se dégageait des ruines et des décombres. Les blessés, Allemands comme Français, avaient été brûlés par l'incendie. Le brasier fumant était comme un charnier. Cependant, — si grande est l'indifférence que l'on acquiert au combat ! — près des cadavres verdâtres et corrompus, assis sur une pierre et derrière un mur branlant, mon camarade et moi mangeons de vieux morceaux de viande froide comme déjeuner du matin. Il faut que dans la lutte le cœur se brise ou se bronze.

Notre artillerie poursuit l'ennemi de son feu. Nous ne recevons pas l'ordre de nous porter plus avant. Au reste, cela nous serait presque impossible, tant nous sommes épuisés. Et durant la journée du 11, nous avons pu exploiter notre succès, mais d'une façon qui n'a rien de militaire. Que les habitants du pays nous pardonnent ; mais, après les Allemands, nous avons visité leurs caves. Nous avons su parachever dignement l'œuvre commencée.

Avant même la permission du commandant, ce fut une descente en règle dans tous les celliers. Nos chasseurs se croisaient, avec des bouteilles des meilleurs crus sous les bras. Il en résulta même des pugilats, et notre commandant, gravement, assistait à ce nettoyage. Nous avions formé un cercle de camarades, afin de boire ensemble à la victoire de nos armes. Deux d'entre eux louaient sous des formes différentes le bonheur de boire une bonne bouteille. L'un, « l'intellectuel », disait :

« Après avoir servi le glorieux Mars, il est nécessaire de se consacrer au divin Bacchus. »

L'autre, le « matérialiste » :

« Quand on s'est fait casser la gueule, il est bon de boire un bon coup. »

Ce ne sont pas que les vins de Vassincourt qui eurent

l'honneur de nous ravitailler. Ce fut aussi le rôle des produits de basse-cour. Je me souviens notamment du chasseur Faisandier, boucher d'occasion, qui, après une lutte épique, s'était emparé de deux porcs. Aussi fier que saint Antoine, il les avait attachés chacun par une patte. Mais les bêtes n'étaient pas d'accord. L'une allait vers la droite, l'autre vers la gauche... Faisandier, pour excuser son larcin, tapait sur eux à tour de bras. Le commandant lui dit en regardant les cochons :

« Ne te donne pas tant de mal ; tu n'arriveras pas à les réconcilier : l'un est Boche et l'autre Français ! »

Notre chasseur mit vingt-quatre heures pour aller nous rejoindre avec ses bêtes, auprès d'une écluse du canal de la Marne au Rhin, où la compagnie était en petit poste.

L'auberge qui se trouvait près de l'écluse avait été mise à sac par les Allemands. Ils avaient tout pillé. Ils avaient tout détruit. Pourtant, dans la salle où gisaient les tables, les tonneaux et les bouteilles cassées, restait, fixée à l'un des murs, une photographie du Président. Ils voulaient sans doute qu'il puisse contempler leur œuvre de destruction, à moins que, par un curieux côté de la mentalité allemande, les barbares n'aient voulu respecter le portrait du chef de l'État. J'imagine que, si jamais je rencontre en Allemagne une photographie du Kaiser, je ne le respecterai même pas en effigie...

Durant toute la journée du 11, défilèrent inlassablement sur le canal des cadavres allemands. Nos chasseurs, assis sur la berge, les regardaient avec satisfaction suivre le cours de l'eau. Ils allaient, le ventre gonflé, en des poses diverses, tout doucement, comme pour se faire admirer.

Le 12 septembre, vers 1 heure, le bataillon, s'étant rassemblé à la sortie est de Vassincourt, partait, et pour la première fois clairons en tête, dans la direction de

Bar-le-Duc. On avait oublié le pas alerte des chasseurs, « ce pas qui est notre apanage, et qui fait crever de jalousie les fantassins!... » Mais on marchait la tête haute et le cœur vibrant.

Le télégramme du général Joffre, reçu quelques jours après, confirmait notre orgueilleuse satisfaction :

« La victoire sur la Marne est complète. La gauche française a avancé de 100 kilomètres en cinq jours. L'enthousiasme est formidable, les troupes enragées, et la poursuite se continue avec une vigueur inouïe. Matériel, canons, blessés, tombent entre nos mains. Répandez cette bonne nouvelle!... »

III

VERS LE NORD-EST

Les conséquences d'une victoire définitive sont :

1° Le recul de l'ennemi ;

2° Son écrasement.

Sur la Marne, les Allemands durent céder le terrain et se replier sur leur route d'invasion. Mais, fortement étrillés, ils furent loin d'être anéantis. La victoire de la Marne proprement dite fut complète. L'exploitation de son succès ne fut pas totale. Bien des gens, en véritables étourneaux, se sont indignés qu'on n'ait pas poursuivi les Allemands l'épée dans les reins, jusque sur la Meuse, jusqu'au Rhin, jusqu'à Berlin. Ils n'ont pas eu l'air de se douter que nous étions dans un état d'épuisement total.

Les colonnes d'infanterie se traînaient sur les routes, à la suite, plutôt qu'à la poursuite des Allemands. L'artillerie manquait de munitions. Et les pauvres chevaux étiques, qui tiraient les canons et les caissons, faisaient peine à voir, tant ils étaient misérables. Tout le long de la route, on en rencontrait expirant dans les fossés, le ventre ballonné, les quatre pattes raidies et tournées vers le ciel. La plupart des pièces n'étaient tirées que par cinq et même quatre bêtes de trait au lieu de six. Un officier d'artillerie me disait :

— Une mise en batterie au galop est impossible à

l'heure qu'il est. C'est le rêve pour l'artillerie à tir rapide.

Cependant, le 13 septembre au matin, nous traversons Bar-le-Duc, le cœur en fête, car nous savons que les armées du duc de Wurtemberg et du Kronprinz battent en retraite. Quand on marche vers le nord, l'étape est moins fatigante.

Le général Carbillet est à la sortie de la ville pour nous voir défiler. Ma compagnie est en tête du bataillon. Aussi puis-je l'entendre s'écrier, quand il nous voit :

« Voici mes alpins ! »

Nous traversons les champs de bataille où les 5e et 6e corps ont lutté désespérément pour empêcher la jonction des forces du Kronprinz impérial et de celles du kronprinz de Bavière. Ces deux groupements opéraient de chaque côté de la bande du territoire qui, bordant la Meuse, s'étend de Toul à Verdun. La première poussée allemande sur le fort de Troyon aurait, si elle avait réussi, complètement isolé Verdun du reste de la France.

Comme du côté de Saint-Dizier, les coquelicots rouges et les bluets jonchent la plaine.

Nous traversons des villages qui ne sont que des amas de décombres : Sommeilles, complètement incendié par le régiment d'infanterie numéro 51 [1]; Marats-la-Grande et Rembercourt. Nous cantonnons dans ce dernier village. Nous installons notre popote dans le petit logement de l'institutrice. Celle-ci avait dû mettre tout son temps, tout son amour et toutes ses ressources, à décorer son intérieur. Les Allemands y avaient tout profané, jus-

---

(1) Sommeilles n'est plus aujourd'hui qu'un amas de décombres ; les Wurtembergeois s'y sont conduits de la même façon que Prussiens et Bavarois ailleurs. On a trouvé dans la cave des époux Aderot une femme et ses quatre enfants qui y avaient cherché refuge. La femme et la fillette, âgée de onze ou douze ans, avaient été mutilées et violées (Voir le *Livre Rouge*).

qu'aux humbles portraits des parents de cette pauvre jeune fille ! Les armoires sont vidées, les meubles cassés, le linge déchiré.

Cependant, au milieu de la salle à manger, sur une table couverte d'une nappe, se dressait triomphalement, comme fier d'être sorti de sa pénombre et de son isolement, l'objet meublant la table de nuit. Pour qu'il n'eût pas froid sans doute, les goujats l'avaient entouré de la modeste fourrure que l'institutrice, après plusieurs années de labeur, avait pu se procurer péniblement.

Les Allemands ne se contentent pas d'être des Vandales; ils ont du Barbare le sadisme éhonté. Comme des écoliers tenus sous la discipline du maître d'école, ils se livrent à tous les excès quand ils sont lâchés en liberté. Sensuels, violents, je les vois satisfaisant leurs désirs de brutes dans un gros sourire équivoque et hypocrite. Le sourire d'un Méphistophélès ou d'un Bismarck. Qui connaît les Allemands et les a fréquentés pendant quelque temps, ne s'étonne pas en lisant le récit de leurs exploits. Ils pensent d'ailleurs que leurs débauches ne sont que des représailles, vis-à-vis d'un peuple dont la capitale n'est qu'une « Babylone moderne ».

S'il y a quelque excuse à ces excès, c'est que, sans doute, ces infects buveurs de bière ont bu le vin clair de notre France, comme ils boivent de leur épaisse et lourde boisson nationale. Ils ont avalé les bouteilles comme ils avalent leurs chopes de grès.

Le lendemain, étape par Saint-André et Ippécourt sur Rampont. Quand nous traversons Saint-André, il pleut à torrents. Près de l'église, un amoncellement considérable d'équipements et d'uniformes allemands révèle une fuite précipitée. Dans ce village, nos ennemis se sont encore conduits en nobles combattants...

J'entre, durant une pause, dans la cuisine d'une ferme

où se sont rassemblées une dizaine de femmes. Elles me racontent que, pendant le combat qui eut lieu autour du village, les Allemands les avaient emmenées et fait coucher dans les tranchées. De sorte que plusieurs d'entre elles avaient été atteintes par des projectiles français, tandis que les combattants allemands de la tranchée les injuriaient et les piétinaient, tandis qu'elles se mélangeaient dans une promiscuité infecte aux blessés allemands.

A Rampont, où nous càntonnons, les Allemands ont été plus décents, parce que, sans doute, plus talonnés par nos fantassins. Des officiers qui s'étaient réunis dans une pièce pour faire un bon repas avaient même dû interrompre leurs ripailles. La table s'y trouvait toujours mise. En ouvrant un placard, j'y trouve le cadavre du cuisinier de ces messieurs. Il porte encore un tablier de serveur. Pourquoi est-il enfermé dans ce réduit? Pourquoi a-t-il reçu dans la tempe une balle de revolver? Le dîner probablement n'était pas prêt à l'heure...

Sur la table, je trouve une lettre non achevée. Elle était sans doute expédiée par l'un des officiers à sa tendre épouse. Il lui narrait leur façon de faire la guerre par l'exploitation du pays conquis. J'y relève cette phrase que je traduis textuellement [1] :

« Mon ventre est plein, et la cave vide. »

Comme en termes galants ces choses-là sont dites !

La spiritualité française trouve que cette « élégance » ne manque pas de saveur.

Le lendemain, à la première heure, nous continuons notre marche offensive vers le nord, en contournant la

---

(1) « *Bauch voll und Keller lehr.* »

place forte de Verdun. Cette fois-ci, nous sommes sous la protection des canons des forts avancés de la ville. Nous subissons malgré nous l'attirance de la place forte. Mais en continuant toujours de l'avant, nous atteignons bientôt la limite de son rayon d'action et, quand le soir descend, nous avons atteint la crête de Cumières qui domine le village du même nom. Nous pensons que les Allemands viennent d'en sortir.

Je descends vers le village en pointe d'avant-garde, avec ma section. Mes hommes, l'arme à la main, en suivant les fossés, se précipitent dans le village. La nuit est complètement tombée. Il fait noir comme dans un four. J'entends dans le lointain un galop précipité. Ce sont des cavaliers allemands qui vont apporter aux leurs les renseignements. Les maisons sont barricadées. Pour faire ouvrir les premières d'entre elles, il est nécessaire de taper contre les volets à coups de crosse. Ces portes s'ouvrent enfin, timidement. Mais quand, dans l'obscurité, le propriétaire apeuré reconnaît un uniforme français, lorsqu'il perçoit nos appels de : « Ouvrez donc !... » — sa face s'illumine et sa prudence se change en une folle expansion. D'un bout à l'autre du village on entend crier :

« Ce sont les nôtres ! »

Nous traversons le village, et nous nous portons sur la crête qui le domine au nord, la crête du Haut de l'Oie. Nous y prenons les avant-postes. Il est vraiment troublant de prendre ainsi position durant la nuit, dans un pays inconnu, sans savoir au juste la distance qui sépare de l'ennemi. Mais cette nuit-là ne fut pas pour nous inquiétante, car la joie d'avoir enfin rejoint ceux que nous poursuivions devait nous rasséréner.

L'aurore se lève. Du haut de la crête se déroule devant nos yeux un panorama splendide... C'est le village de Montfaucon qui se dresse sur les hauteurs, orgueilleux

et superbe... La crête de Cuisy, aux contours discrets et harmonieux, estompés par la brume du matin... Le bois de Forges, d'où s'élevaient les feux de bivouac des Allemands... La vallée de la Meuse, aux larges prairies vertes et fraîches... Les bois de Consenvoye, de Dannevoux, surplombant les étendues plates et marécageuses de la Woëvre.

Les hommes eux-mêmes, ragaillardis par la fraîcheur du matin, sentent toute la beauté de ce paysage. Une grande joie nous étreint le cœur. Nous espérons que les jours suivants verront le choc des armées en présence, et que, comme nous avons refoulé l'ennemi sur la Marne, nous le refoulerons sur l'Aisne et dans l'Argonne. Nous sommes loin de penser que s'ouvre alors la deuxième période de la guerre, cette période non encore terminée, cette période de stagnation et d'usure, à laquelle l'histoire a donné le nom de « guerre des tranchées ».

Et tandis que nous nous laissons aller à nos pensées, une énorme « marmite » nous tire de nos rêveries, en venant s'abattre sur la route et mettre en pièces deux mulets et leurs conducteurs. Hommes et bêtes gisent mutilés dans une mare de sang. C'est un navrant spectacle. Le général, qui vient à ce moment-là nous voir, me dit en passant :

« Il y a d'horribles visions, à la guerre, n'est-ce pas ? Mais il en est par contre de si réconfortantes ! »

*
* *

Par la suite, nous fûmes transportés des bords de la Meuse en Argonne. Dans cette région, également, nous pouvions être édifiés sur les procédés de rapine de la « vertueuse » Allemagne. En particulier, la délicieuse petite ville de Clermont-en-Argonne a été effroyablement

« arrangée » par nos ennemis. Elle fut d'abord incendiée par une brigade wurtembergeoise, pendant la nuit du 4 septembre [1]. Un civil nous raconta que les soldats allemands, mis en gaîté par le formidable incendie, avaient envahi l'église. Au son de l'orgue, ils menèrent une sarabande effrénée, et la musique religieuse scandait leurs sauteries burlesques.

Dans tous les villages environnants, le pillage a été organisé avec méthode. Quelques maisons cependant ont été respectées. Sur leurs portes sont inscrits les mots : « *Bitte, nicht plündern* [2]. »

Si l'exception est de ne pas piller, la règle générale est donc de le faire. Malgré nos très nobles sentiments d'inaltérable humanité, ces procédés-là méritent quelque vengeance, et, si jamais nous avons le bonheur de fouler aux pieds le sol ennemi, nous l'assouvirons avec plus d'élégance, en mettant sur les portes des suspects : « Prière de piller à l'aise. » Et si ces suspects ne sont pas parmi les lourdes et serviles populations paysannes, ils se trouveront nombreux parmi les fonctionnaires de bas étage, suppôts de l'hégémonie prussienne et de la culture germanique, parmi les conseillers innombrables du Gouvernement allemand ! (*Rechnungs-Handlungs-Kanzlei-Kommerzien, etc... Rath.*)

Nous ferons venir à nos tables, pour nous servir, leurs femmes opulentes et leurs filles aux tresses blondes — et cela, certes, sans les violenter, par dégoût et par mépris.

Je me souviens qu'il y a quelques années, traversant,

---

(1) L'incendie fut allumé par un soldat qui répandit, dans la maison de l'horloger où il était logé, le contenu de la lampe à alcool avec laquelle il avait préparé son café.

(2) « S'il vous plaît, ne pas piller... » — Recommandation ironique parfois ! A Clermont-en-Argonne, un major l'inscrivit sur la porte d'entrée d'une maison... dont il put ainsi, dans la quiétude et le calme — sans craindre la curiosité d'un complice — déménager méthodiquement tout le mobilier.

avec mon frère, pendant la nuit, la région laborieuse de la Ruhr, en Westphalie, j'eus l'impression qu'elle était tout entière en flammes. L'incendie montait des chantiers et des usines en travail, et des hauts fourneaux qui éclairaient l'obscurité comme d'immenses torches.

Je voudrais revoir cette même région qui, par son intensité industrielle, symbolise la puissance allemande (celle des canons Krupp), la revoir soumise à l'incendie que nous y allumerions par esprit de stricte justice. Puisque l'ennemi nous a montré comment il fait la guerre chez nous, nous ne dérogerions pas en l'imitant chez lui.

Quand on a vu les spectacles d'horreur des régions dévastées, il est impossible de garder son sang-froid. Je voudrais que des représentants de tous les peuples y fissent un voyage d'étude. Ils comprendraient alors que, s'il est admissible d'être neutre en ses actes, il est immoral de l'être en ses idées.

*
* *

A propos de la mention : « Ne pas piller... », dont j'ai parlé tout à l'heure, j'ai vu sur une porte, dans le village d'Aubréville, le renseignement : « *Bitte, nicht plündern. Es sind freundliche Leute..... und nützlich* » (1).

C'était pour nous une explication suffisante et, en effet, un bon renseignement. Je pense que nos hommes firent ce que les Allemands priaient de ne pas faire, et que la maison en question fut amplement mise à sac.

En effet, toutes les contrées frontières ont été, avant la

(1) « Prière de ne pas piller, ce sont des gens aimables..... et utiles !... »

guerre, travaillées par les Allemands. Même pendant la campagne, l'espionnage a dû et doit s'y pratiquer encore d'une façon inconcevable.

Il y aurait beaucoup d'histoires, et des histoires douloureuses, à raconter sur ce chapitre. Je ne citerai que ce mot significatif d'une paysanne d'Esnes. Nous lui demandions si elle savait pourquoi le maire du village voisin de M... avait été fusillé par nous pour crime d'espionnage.

« Je ne sais pas, répondit-elle ; mais que voulez-vous, il avait six enfants, et il faut bien vivre ! »

Avec une telle mentalité, on peut aller loin...

Espionnage, ruses de guerre, fourberie, despotisme tyrannique, préparation incessante, construction d'un matériel formidable, l'Allemagne n'a rien oublié pour sortir victorieuse de cette lutte préméditée. Mais elle a rencontré devant elle l'audace et la conscience françaises. La victoire de nos armes sera celle des qualités morales sur les créations matérielles, de l'esprit sur la matière.

Dans une *Seconde Série* d'extraits de mon « Carnet de Route », je raconterai prochainement, j'espère, ma campagne dans l'Argonne, sur l'Yser et dans l'Artois...



TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

EN LORRAINE

DEUXIÈME PARTIE

LA BATAILLE DE LA MARNE

NANCY-PARIS, IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT

